

# Carbo 1

Les Griffes de la drogue



Jean Marc Martel

Les Éditions Jean Marc Martel

# **Les griffes de la drogue**

**Jean Marc Martel**

**Roman policier**

**Les Éditions Jean Marc Martel**

**Du même auteur :**

Série policière **AGENCE CARBO**, en 15 volumes.

- 2- La mort imprévue© Publié en 1993
- 3- Vol de diamants© Publié en 1993
- 4- Panique sur la Ville de Québec© 2010
- 5- Grabuge à l'université© 2010
- 6- Moins payant que prévu©
- 7- Dans les bras de Dieu© 2010
- 8- Détruire pour construire© 2010
- 9- Transport mortel© 2010
- 10- Au service Dieu© 2010
- 11- Des amis malsains© 2010
- 12- Meurtre en commandite© 2010
- 13- Quand les femmes s'en mêlent© 2010
- 14- Ne jamais désespérer© 2011
- 15- Incendie criminel© 2011

**Le Justicier**© 1995

**L'Inceste... c'est pour la vie**© 1996

**Élen**© 1997

**Justice Maudite**©2000

**Que l'on continue... Julie**© 2003

**Journalisme d'enquête sur la construction**© 2011

**Opération Cobra**© 2011

**Le Québec Noir**©2011

**Série Érotico-sensuelle :**

**Myriam**© 2011

**Marie-Lou**© 2011

**Mireille**© 2011

**Katrine**© 2011

**Je me hais...Je m'aime**© 2011

**Lina**© 2011

**Tous droits réservés Les Éditions Jean Marc Martel.**

**Dépot Légal : Bibliothèque Nationale du Canada  
Bibliothèque Nationale du Québec, BAnQ**

**4 ième trimestre 2011  
ISBN : 978-2-924103-21-0**

**Ce roman est publié par les Éditions Jean Marc Martel sans  
aucune aide gouvernementale.**

**Tous les droits d'auteur sont enregistrés et la propriété de  
l'auteur. Aucune reproduction de quelque manière que ce soit,  
partielle ou complète, est interdite sans l'autorisation de  
l'auteur.**

[jeanmarc-martel@hotmail.com](mailto:jeanmarc-martel@hotmail.com)

## **Partie un**

Ce soir, il fait sombre sur la ville de Québec. Une bruine légère descend des lourds nuages sans cesse poussés par un vent du Nord. Ils tournoient au-dessus de la région de Québec depuis plusieurs jours. Les feuilles aux multiples couleurs, appesanties par la pluie et déchirées par le vent, s'écrasent dans les rues et sur les trottoirs. Elles terminent ainsi leur vie, écrasées par les automobiles et piétinées par les passants, trop pressés pour leur jeter un dernier regard.

L'automne a la réputation d'induire des changements chez les gens. Chez certains, ce sera l'humeur qui sera touchée alors que d'autres frôleront la dépression. Pendant ce temps, la plupart diminueront leurs activités extérieures, exception faite des mordus des sports de plein air qui continueront beau temps mauvais temps. La température n'étant presque jamais un obstacle pour eux.

Carl Bouchard se promène mains dans les poches, col de l'imper retroussé. Il marche sans but précis. Ces randonnées sont devenues courantes depuis son retour de voyage d'Europe, après le décès de

ses parents. Ces derniers temps, l'enthousiasme a disparu depuis que s'est abattue sur lui cette terrible nouvelle. Profondément bouleversé il cherche en vain à comprendre ce qui lui arrive. Ses habitudes ont changé laissant place au laisser-aller. Il n'aurait jamais cru devenir ainsi un jour. Bien sûr, il pouvait entrer dans un bar, se saouler la gueule, raconter sa vie à une serveuse maquillée comme un arbre de Noël ou bien « *cruiser* » une fille pour réchauffer son lit, tout comme plusieurs clients rivés au bar : foutaise tout ça. Cela n'a jamais été son style et il ne commencerait pas ça aujourd'hui. Il aperçoit un banc sur sa gauche et sans hésiter y prend place. Lentement, après quelques minutes, une rétrospective de sa vie se déroule comme sur un écran, ramenant à sa mémoire des pages de sa vie.

À 38 ans, il se revoit jeune adulte, du temps qu'il était étudiant en criminologie à l'Université Laval; sportif à la carrure athlétique, visage bronzé à la chevelure blonde et aux yeux bleus, il ne laissait sa place à personne. Ses collègues de cours et d'entraînement l'avaient surnommé « *bull* » diminutif de l'anglicisme *bulldozer*. C'est si loin tout ça! Ses études avaient été un franc succès, terminant le deuxième de sa promotion. À sa sortie de l'université, il maîtrisait plusieurs langues, dont le français, l'anglais et l'espagnol. Son vieux rêve allait se réaliser, joindre les forces policières et y faire carrière. Il ne voulait pas marcher sur les traces de son père qui était juge à la Cour criminelle du District de Québec.

Pendant quinze années de travail acharné aux enquêtes générales et criminelles, il s'est réalisé dans son rêve d'être policier. Pourtant, ce soir, Carl Bouchard se sent mal dans sa peau. Ces dernières semaines, il est devenu colérique, agressif et impatient. Son honnêteté, sa franchise, sa générosité et l'expérience de sa vie passée n'arrivent plus à le faire avancer. Le décès de ses parents, à la suite d'un accident d'avion alors en route pour l'État de la Floride, l'avait profondément bouleversé. C'était comme si une partie de sa vie lui avait échappé des mains sans qu'il ne puisse rien y faire. Il n'arrivait pas à combler ce vide qu'il ressentait au creux de l'estomac. Fils unique, n'ayant que peu de parenté, il s'était d'un seul coup retrouvé presque seul. Le seul véritable lien familial qui lui restait était une tante, sœur de sa mère qui vivait seule dans la Ville de Sillery.

Il ouvre les yeux et regarde autour de lui. Il y a quelques semaines à peine, toutes ces beautés touristiques sur Grande-Allée étaient recherchées par la plupart des promeneurs. Il avait suffi de l'arrivée du froid et de la pluie de l'automne pour que tout cesse ou presque. La grande horloge de l'édifice du Georges V marque vingt-trois heures, lorsqu'il relève la tête. Il est temps pour lui de regagner son domicile.

Au moment où il se lève pour rebrousser chemin, il est violemment bousculé par un individu qui arrivait à pleine course et qu'il n'avait pas vu venir. Carl ne réagit pas malgré le choc. Pourtant, il y a que quelques semaines à peine, il aurait eu une toute autre réaction : la

violence. Encore perdu dans ses pensées, il préfère reprendre sa route alors que la pluie a recommencé à tomber de plus belle. Il accentue le pas et quelques centaines de mètres plus loin, l'affiche encore éclairée d'un petit dépanneur lui indique qu'il est ouvert. Il décide d'aller y trouver refuge histoire de laisser le temps à la pluie de diminuer. Au moment d'ouvrir la porte, une dame âgée se dresse devant lui.

– Je peux? demande-t-il.

– Je suis sur le point de fermer, mais vous pouvez tout de même entrer, répond la vieille dame.

– Je ne voudrais pas retarder votre fermeture pour un simple café.

-Vous savez, dans ma vie les minutes et les heures n'ont guère d'importance. Et puis, à ce que je vois, vous êtes trempé jusqu'aux os. Retirez-moi ça, c'est tout trempé, s'empresse-t-elle de dire, en montrant de la main l'imperméable.

Devant tant de gentillesse, Carl ne sait quoi répondre. Il retire son imper et le remet à sa bienfaitrice. Après l'avoir secoué, la femme dépose l'imperméable sur le dossier d'une chaise qu'elle approche aussitôt devant un petit module de chauffage électrique avant de retourner derrière son comptoir.

– Je n'ai pas l'habitude de fraterniser avec des étrangers, dit-elle, d'un air soupçonneux, mais vous, vous m'avez inspiré confiance au premier coup d'œil.

Carl n'a pas vraiment envie de parler. Il se contente de répondre par un sourire plutôt discret. D'une main tremblante, la vieille dame marche vers lui afin de lui remettre un café fumant. Il l'observe s'avancer jusqu'à lui. Les cheveux mal coiffés, une robe fleurie trop grande pour elle et en partie couverte par une longue veste de laine fléchée et usée, ayant sans doute déjà appartenue à son mari. Ses bas, de coton couleur chair, sont descendus sur ses chevilles. Ses souliers, trop petits, ne suffisent pas à dissimuler l'enflure de ses chevilles. D'ailleurs, à l'intérieur du petit commerce, rien ne semblait avoir changé depuis des années. Carl souhaite ne pas trop s'attarder, craignant un trop long bavardage de la part de la vieille dame qui ne cesse de parler. Il s'empresse de terminer son café et reprend aussitôt son imper qu'il enfile en s'avançant vers le comptoir.

– Je vous remercie de votre amabilité, madame. Passez une bonne nuit dit-il, en déposant une pièce de deux dollars sur le comptoir.

– Le plaisir fut pour moi, mon jeune ami. Vous pouvez revenir quand vous voudrez. À mon âge, le sommeil n'est plus aussi nécessaire qu'il était.

– Je me sentais l'âme vagabonde ce soir, votre compagnie m'a fait grand bien, ajoute-t-il en la saluant à nouveau.

– Bah! Vous êtes sans doute le seul à l'apprécier dans l'quartier, ajoute-t-elle, dans un sourire retenu.

– Bonne nuit madame, lance encore une fois Carl tout en se dirigeant vers la porte qu’il referme doucement derrière lui alors que la vieille dame s’était approchée pour fermer son commerce.

La pluie s’est presque arrêtée, laissant place à une légère bruine. En quelques minutes il atteint son immeuble. Il salue poliment le concierge avant de s’engouffrer dans l’ascenseur. Une fois rentré, il se verse un verre de *Johnnie Walker* sur glace, puis s’allonge sur le divan. Il met le téléviseur sous tension et regarde une lectrice de nouvelles qui s’évertue à rendre intéressant son texte sur la météo : pluie, vent, froid et encore de la pluie. Température de fou! pense Carl. Pendant qu’il abandonne ses souliers sur la moquette, il avale une bonne gorgée de Scotch Whisky qui le fait grimacer. Il se lève et devant le système numérique laser, il choisit un disque de *Piaf*. Pour terminer cette soirée, c’est tout à fait le genre de musique qu’il me faut, s’avoue-t-il.

Pendant que la « *grande petite bonne femme* » chante sa tristesse, ses peines et ses amours perdus, Carl sirote un dernier verre. Les paroles, pourtant entendues des centaines de fois, le rendent mélancolique. Il aime cette sincérité, cette chaleur et cette mise à nue de la chanteuse dans ses interprétations. Lors de son voyage en Europe, quelques semaines après le décès de ses parents, il lui avait rendu hommage en allant s’agenouiller devant sa pierre tombale, au cimetière du Père-Lachaise. Voilà plus de quarante ans qu’elle était morte, et encore aujourd’hui, il ne cesse de s’émerveiller en écoutant la chanteuse qui

a marqué tous les temps. Sa tristesse, sa grandeur d'âme et son talent ont laissé des traces indélébiles. Cet amour pour Piaf lui vient de sa mère qui la première, lui a fait entendre cette voix venant du fond des tripes. Elle l'avait ému en écoutant une première fois l'Hymne à l'Amour, chanson particulièrement dédiée à Marcel Cerdan. Encore aujourd'hui, cette chanson laisse Carl pensif et morose. Les cris du cœur de la chanteuse brassent ses entrailles et lui donne presque la chair de poule.

La sonnerie du téléphone le sort de sa rêverie. Il décroche et avant qu'il ne puisse parler, une voix qui lui est inconnue a commencé la conversation.

– Monsieur Bouchard, s'il vous plaît.

– C'est moi, répond Carl.

– Ici madame Drouin du dépanneur. Quand j'ai lavé mon plancher, j'ai trouvé votre portefeuille. Je vous l'garde dans le coffre-fort. Vous n'aurez qu'à passer demain, j'ouvre à partir de sept heures.

– Je ne m'en étais pas rendu compte, répond Carl. Merci, je passerai tôt demain!

Après une bonne douche, Carl s'étend sur son lit. Ses yeux s'arrêtent quelques instants sur la table de chevet. Il regarde la photographie de ses parents. Délicatement, ses doigts effleurent la vitre, comme pour caresser leurs visages. Il regrettera toujours cette trop rapide disparition. Ils occupaient une grande place dans sa vie.

## **Partie deux**

Le lendemain matin, Carl roule en direction du dépanneur. Il stationne la puissante Jaguar en bordure du trottoir sur la rue Grande-Allée qu'il traverse en courant en direction du dépanneur. Il est accueilli avec le même semblant de sourire par la vieille dame. Il prend possession de son portefeuille, sort un billet de vingt dollars qu'il dépose sur le comptoir en guise de remerciement. Madame Drouin refuse d'accepter, mais devant l'insistance de Carl, elle enfouit le billet vert dans la poche de sa veste fléchée. Il ne peut s'empêcher de remarquer qu'elle porte encore les mêmes vêtements que la veille, comme si elle ne s'était pas couchée. Carl esquisse un sourire et lui tend la main en la remerciant chaleureusement. Il quitte les lieux sous le regard de la vieille dame dont la main gauche est encore dans sa poche, comme pour s'assurer que le billet était encore là.

– Revenez me piquer une jasette, lance-t-elle sur un ton aimable avant que la porte ne se referme.

Sous la pluie, qui a recommencée à tomber, Carl regagne sa voiture et s'apprête à démarrer lorsque la portière de droite s'ouvre brusquement.

– Démarre, ordonne une jeune femme en larmes et d'une voix apeurée, alors qu'elle pointe une arme à feu dans sa direction.

Carl enclenche aussitôt le levier de vitesse et la Jaguar bondit dans un crissement de pneus sur le pavé humide. La voiture s'engage dans la circulation, coupant la route à une automobile qui s'apprêtait à le dépasser. L'automobiliste mécontent klaxonne, mais Carl indifférent poursuit sa route. Alors que la Jaguar roule sur Grande-Allée, certains souvenirs remontent à la mémoire de Carl. Cette situation fait naître en lui une certaine excitation, une excitation qu'il n'avait vécue depuis fort longtemps. Ce qui lui arrive commence à lui plaire. Il jette un coup d'œil furtif vers sa passagère. Elle tremble de tout son corps. Elle n'a pas plus de trente ans, aucun maquillage, trempée jusqu'aux os, elle tient l'arme avec maladresse. Il esquisse un léger sourire. Il n'aurait pas grand peine à la désarmer, mais il veut savoir jusqu'où elle ira dans son kidnapping improvisé.

Jugeant qu'il peut s'offrir un petit moment d'action, il poursuit ce qui devient pour lui un jeu. Dès qu'elle lui ordonne de tourner vers la porte d'arche du Château Frontenac, il décide de faire vivre à la jeune fille des sensations qu'elle n'était pas prête d'oublier.

En moins de deux, la Jaguar rase les grosses pierres de la porte d'Arche menant dans la cour intérieure de l'hôtel et accélère devant

le portier éberlué, alors que la puissante voiture disparaît rapidement dans la sortie.

– Où désirez-vous aller, mademoiselle? demande Carl d'un air moqueur tout en effectuant un virage brusque vers la gauche.

– Où vous voulez. Roulez, sinon ce sera votre dernier sourire, répond-elle, redoublant de nervosité en relevant l'arme. Sa main tremblait et l'ex-policier avait vite compris qu'il n'y avait pas de grands risques pour lui.

Habitué du secteur, Carl fait quelques passes rapides dans les rues avoisinantes et sans prévenir, il s'engouffre dans l'entrée d'un édifice à logements multiples en rénovation. Avec toute cette pluie qui a recommencée à tomber, il n'y a personne sur le chantier. Carl ferme le contact et se croise les bras.

– Nous voilà rendus à destination, dit-il, en fixant la jeune fille dont les cheveux dégoulinent encore.

– C'est vous qui le dites, lance-t-elle, en voulant sortir de la voiture. Son geste est inutile, elle se frappe le nez contre la vitre, la portière ne s'ouvre pas.

– Ouvre-moi, salaud, sinon je tire.

– Tirez si vous voulez, mais je n'ouvrirai pas sans savoir pourquoi tout ça.

– Ouvrez ou je vous jure que...

La jeune femme n'a pas le temps de terminer sa phrase que déjà l'arme qu'elle croyait lui donner une situation invincible vient de changer de main.

– Je vous en supplie, laissez-moi sortir, elle n'est pas chargée, ajoutez-elle.

– Je sais. Ce n'est pas la première fois que j'en prends une dans mes mains. J'aurais gagé ma chemise qu'elle était vide.

Carl dépose l'arme sous son siège, avant de remettre le moteur en marche. Il quitte le chantier de construction et se dirige à nouveau sur Grande-Allée, sans protestation de la part de sa passagère. Il remonte sur le Chemin Sainte-Foy et file en direction de la Ville de Sillery. Il tourne à gauche sur le feu vert et emprunte la rue Maguire pour s'immobiliser sur le stationnement d'un restaurant qu'il connaît bien, la propriété de Charles Ducroix. À cette heure, ils seront presque les seuls dans le commerce.

– Descendez, nous avons à parler tous les deux. Ici, nous serons tranquilles.

Méfiant, Carl attrape le bras sa compagne et ils entrent dans le commerce presque vide. Entraînant sa compagne, il se dirige rapidement vers un petit salon privé, tout en faisant un signe discret au serveur qui les observe l'air étonné. Carl retire son veston de laine et le dépose sur les épaules de la jeune femme qui grelotte. Quelques instants plus tard, le serveur arrive avec deux tasses remplies de café bien chaud, puis se retire aussi discrètement qu'il était arrivé.

– N’ayez crainte, je ne vais pas vous manger. Expliquez-moi plutôt ce qui vous arrive? Mais avant... avec toute cette histoire, je n’ai pas eu le temps de déjeuner. Vous mangez quelque chose?

– Non, répond aussitôt la jeune femme qui garde la tête baissée.

Carl décroche le téléphone interne suspendu au mur du petit salon et commande un déjeuner pour deux pendant qu’il observe son invitée. Elle semble perdue dans ses pensées alors que d’une main tremblante elle prend sa première gorgée de café.

– ...

Quelques minutes plus tard, le serveur frappe à la porte de la petite pièce avant d’ouvrir. Il dépose les assiettes devant ses clients et se retire sans attendre.

– Bon appétit, lance Carl qui s’attaque immédiatement à son déjeuner.

Pendant que son invitée pignoché dans son assiette, Carl avale son petit-déjeuner, cette petite aventure lui ayant ouvert l’appétit. Il ne souhaitait pas entreprendre la conversation immédiatement, préférant laisser à la jeune femme le temps qu’il faut pour récupérer. Quelques minutes plus tard...

– Ce serait une bonne chose de se présenter. Je suis Carl Bouchard, sans emploi, je vis seul et je m’ennuie à mourir, lance-t-il, d’un souffle. Et vous?

Un sourire timide se dessine pour la première fois sur les lèvres de la jeune femme. Elle s'essuie la bouche et avale une gorgée de café avant de répondre.

– Moi, c'est Josiane et je suis également sans emploi. C'est tout, dit-elle en s'adossant à la banquette.

– Maintenant que j'en sais un tout petit peu plus sur vous, si vous me disiez pourquoi tout ça? Vous savez, j'ai déjà vu neiger. Peut-être que je peux vous aider. Comme je suis un ancien flic, j'ai encore certaines relations. Tout bien considéré, vous n'avez rien à perdre, non?

– Je ne sais pas. Je pense vous avoir causé suffisamment d'ennuis comme ça. Vous me paraissez quelqu'un de bien.

– Écoutez Josiane, vous sautez dans ma voiture sans prévenir, une arme en main et bing bang nous voilà partis. Ça fait beaucoup de choses en quelques minutes, vous ne trouvez pas? Je pense que vous devriez tout me raconter, vous me devez bien ça. Sinon, comment vous aider?

D'un geste amical, Carl prend la main de la jeune femme afin de lui redonner confiance. Elle s'était remise à trembler sans toutefois retirer sa main de celle de Carl. Après un moment d'hésitation, elle le fixe quelques instants du regard et finit par dire:

– Depuis mon arrivée à Québec, j'ai fait confiance à quelqu'un pour la première fois et voyez où cela m'a conduit. Je veux bien essayer à nouveau, mais j'espère ne pas avoir à m'en mordre les doigts.

Sans plus tarder, Josiane entame son récit.

– J’habite une petite chambre derrière le bar le Dagobert, sur la petite rue en arrière. Après quelques semaines de vaines recherches pour me trouver du travail, j’ai eu envie de sortir un peu, histoire de faire tomber la pression. C’est là que j’ai rencontré Daniel, un jeune homme qui m’a paru sympathique. Nous avons fait connaissance, sans pour autant que je lui raconte ma vie. Il était agréable et peu à peu, je lui ai fait confiance. Un soir qu’il travaillait, il m’a téléphoné pour que je lui rende un petit service. J’ai accepté sans poser de question. Je me suis rendu à la gare d’autobus pour y récupérer un paquet : une petite boîte d’à peine trente centimètres carrés. Aussitôt rentré, je l’ai échappé sur le plancher. C’est là que tout a commencé, je veux dire mes ennuis. J’ai remarqué une fine poudre blanche qui est tombée en la ramassant. Intriguée, j’ai regardé attentivement la boîte et j’ai vu qu’elle s’était amochée sur un coin en tombant. Je me suis vite rendu compte qu’il ne pouvait s’agir que de drogue ou de quelque chose du genre. Là, j’ai paniqué.

– Vous avez encore cette boîte? l’interrompt Carl.

– Non et c’est justement là le problème. J’ai téléphoné immédiatement à Daniel au *Bar Le Ripou* où il travaille. Tout le monde l’appelle Dan. C’est là que je lui ai dit que je ne garderais pas cette merde chez moi, que s’il ne venait pas la récupérer immédiatement, il la ramasserait dans les vidanges, derrière le bloc. Il m’a menacé en disant que, si j’osais faire ça, ses amis s’occuperaient

de moi et que j'aurais de gros ennuis. Je lui ai raccroché au nez. Je tremblais comme une feuille, je me serais arraché les cheveux tellement je m'en voulais de m'être laissé embarquer comme ça par naïveté. Quelques minutes après, le téléphone s'est mis à sonner à plusieurs reprises, mais je n'ai pas répondu, j'avais trop peur, je savais que c'était lui ou ses amis.

– L'arme de ce matin, d'où provient-elle?

– À sa dernière visite, Dan m'avait remis un sac de papier brun, qu'il disait appartenir à un ami. Il devait venir le récupérer plus tard. Après son départ, comme je suis un peu fouine, j'ai regardé dans le sac: c'était l'arme. Inutile de vous dire que je n'ai pas dormi de la nuit. Très tôt ce matin, quelqu'un est venu frapper violemment à ma porte. Les coups ne cessaient pas. J'ai paniqué, je me suis habillé en vitesse, j'ai ramassé l'arme dans le placard et j'ai ouvert la fenêtre pour fuir par l'escalier de secours. Bien sûr, j'ai laissé la boîte de drogue au milieu de la table. Au moins, ça les retarderait un peu. Au moment d'atteindre le sol, j'ai entendu un vacarme d'enfer provenant de ma chambre. Je me suis vite caché parmi les bacs à ordures et j'ai attendu.

– C'est là que vous avez eu l'idée de me kidnapper.

– D'une certaine manière, oui. J'arrivais au coin de la rue quand je vous ai vu vous diriger vers votre belle voiture. J'étais congelée de la tête aux pieds et nulle part où aller. Alors j'ai couru derrière vous et

je n'ai pas hésité à monter dans votre voiture. Il ne pouvait m'arriver rien de pire que ce que je vivais. Qu'auriez-vous fait à ma place?

– Je ne sais pas. De toute manière, c'est fait et il n'y a pas de dommages. Oublions cela, voulez-vous?

– Facile à dire. Où vais-je demeurer maintenant?

– Si vous permettez, je m'en charge. Nous allons nous rendre ensemble chercher vos effets personnels. Pour les prochains jours, je vais vous héberger dans un endroit sûr. Ensuite, nous verrons.

– Je ne veux pas retourner là-bas.

– Vous resterez dans la voiture, j'irai seul.

– Si Dan et sa bande de voyous me voient?

– D'abord, allons y jeter un coup d'œil.

Sur le chemin du retour vers la chambre de Josiane, Carl tente de la rassurer. Parler avec sa passagère lui fait oublier ses propres soucis. Une fois sur les lieux, Josiane lui pointe du doigt la fenêtre encore ouverte de sa chambre, sans toutefois quitter la voiture. Carl monte avec prudence l'escalier de secours en métal et arrive à la fenêtre désignée par Josiane. Le rideau bat au vent, encore mouillé par la pluie du matin. S'apprêtant à entrer par la fenêtre, il a le pressentiment d'une présence derrière lui. Il se retourne d'un mouvement brusque et passe à deux doigts de projeter la jeune femme au bas de l'escalier.

– J'aurais pu vous blesser, dit-il.

– Je ne pouvais pas rester seule dans l’auto, j’avais peur qu’ils me voient.

Suivant Carl, tremblant de tous ses membres, elle enfourche à son tour la fenêtre, mais s’accroche le pied. Elle s’étend à plat ventre sur le plancher de la petite pièce. Carl ne peut s’empêcher de rire devant cette maladresse. Il la relève et l’invite à récupérer ses effets personnels. Une fois le but de leur visite complété, ils sortent par la porte. Au rez-de-chaussée, Carl remarque sur l’une des portes l’inscription : conciergerie. À la grande surprise de Josiane, il s’arrête et frappe. Un homme, le torse nu et cigarette au coin des lèvres, vient ouvrir.

– Mademoiselle ne reviendra plus habiter chez vous, lance Carl, sans préambule. Elle a vidé sa chambre.

Carl le salue d’un signe de la main et ils quittent les lieux avant que l’homme n’ait eu le temps de répliquer. Ils se retrouvent dans la Jaguar qui démarre à toute vitesse. Il sait où il doit maintenant se rendre. Une passe par ici, une passe par là et les voilà arrivés à destination sous le regard surpris de Josiane qui n’avait jamais visité ce quartier de Québec.

– Où sommes-nous? Qui habite ici?

– Nous sommes dans le quartier Sillery, anciennement la Ville de Sillery. Venez, je vais vous présenter à quelqu’un qui va s’occuper de vous.

Après deux sonneries la porte s'entrouvre et une femme d'un certain âge se montre une partie du visage tout en retenant la porte. Dès qu'elle reconnaît son neveu, elle lui sourit en ouvrant toute grande la porte. Elle lui tend les bras et l'attire contre elle. Elle l'embrasse sur les joues sans remarquer qu'il est accompagné. Carl attire Josiane devant la porte à la grande surprise de sa tante qui voit la jeune femme dans un état lamentable.

– Ne restez pas planté là, entrez, dit-elle, gentiment.

Elle referme la porte derrière ses visiteurs et remet en place le loquet de sûreté, les invitant à la suivre au salon.

– Tantie, je te présente Josiane.

– Mademoiselle, soyez la bienvenue chez moi. Assoyez-vous.

– Josiane a quelques problèmes, si tu veux bien...

– Donne-moi quelques minutes que je m'occupe de cette pauvre enfant. Venez avec moi, je vais vous donner un vêtement sec.

Sans plus attendre, les deux femmes quittent la pièce. Quelques minutes plus tard, Tantie revient seule.

– Pendant qu'elle se détend dans la baignoire, raconte-moi tout, lance-t-elle à Carl.

– Bien sûr. Je savais que je pouvais compter sur toi, tu es vraiment adorable.

– Cesse tes compliments et explique-moi.

Carl lui raconte les événements, omettant toutefois certains détails comme l'arme utilisée. Pendant qu'ils parlent de choses et d'autres, Josiane revient. Mal à l'aise, elle prend place sur le divan.

– C'est très beau ici, dit-elle, maladroite.

– Tu sais, Josiane, Tantie est devenue craintive avec le temps. Elle n'ouvre sa porte qu'à son neveu préféré. Elle connaît bien la souffrance et je suis certain qu'elle n'hésitera pas à t'apporter toute l'aide nécessaire.

– Parce que tu avais déjà pensé à tout cela, reprend Josiane, d'un air vexé.

– À tout le moins, le plus urgent. Je ne pouvais pas t'amener chez moi. J'y vis seul et tu n'aurais certainement pas accepté de me suivre, ajoute-t-il, en souriant. Ici, tu seras beaucoup plus à l'aise et en sécurité.

Voyant qu'elle ne pourra rien changer à la décision précipitée de son neveu, Tantie se lève et se rend à la cuisine et revient quelques minutes plus tard avec un plateau contenant du café et des petits biscuits. Pendant plus d'une heure, Josiane discute d'un ton amical avec Tantie et Carl. En peu de temps, une complicité inexplicable s'est développée entre les deux femmes. Satisfait du résultat, Carl se retire en promettant de revenir bientôt.

Rendu chez lui, il ressasse toute cette histoire. Pour la première fois, depuis plusieurs semaines, il se sent revivre. Josiane et le problème

qu'elle vit l'amèment dans une profonde réflexion. Il s'allonge sur le grand divan de cuir. Sa tête bouillonne de souvenirs qui surgissent du passé. Des centaines d'images lui reviennent à l'esprit. Allait-il replonger dans ce genre de vie? En serait-il encore capable?

Ce passé de policier avait pourtant laissé en lui de douloureuses cicatrices. Après y avoir consacré près de dix-huit ans, il avait décidé de décrocher à jamais. Ne plus toucher de près ou de loin à ce milieu rempli de violence et de déchéance humaine, ce milieu où la clémence et le pardon sont absents. Là où tout n'est que mensonge et frustration. Là où l'on tue, blesse, viole et agresse. Là où les acteurs n'ont pour mot de la fin que la dèche, la prison ou la mort. Là où règnent l'hypocrisie et la vengeance, où l'argent prédomine sur la vie. Là où l'amour et la pitié n'ont pas place.

Il revoyait derrière lui, cette carrière qu'il avait volontairement interrompue, suite au décès tragique de ses parents. Cet accident cruel qui lui avait ravi les deux êtres qu'il aimait le plus au monde. Cet accident qui n'avait qu'une chance sur un million de se produire. Que c'était bête tout cela. Il se revoit, serrant contre lui sa mère qui n'avait pu s'empêcher de verser quelques larmes en le quittant à l'aéroport Jean Lesage de Québec. Pourtant, ils partaient pour la énième fois vers la Floride et jamais rien ne leur était arrivé. Jamais, à son souvenir, un avion n'était tombé sur ce parcours pourtant fort achalandé durant la période hivernale.

Bien sûr, il n'était plus un enfant, mais la douleur n'a pas d'âge, ni couleur, ni temps. Elle arrive et vous surprend, s'efface, puis revient aussi sournoisement qu'elle est partie. Il ne suffit souvent que d'un regard, d'un geste, d'une parole pour que s'ouvre à nouveau la cicatrice que l'on croyait fermée.

Toute la violence qu'il avait côtoyée, vue et vécue au cours de son passé policier n'avait pas toujours su l'épargner de cette douleur. Cette carapace qu'il croyait s'être forgé, tel un écran protecteur, n'existait pas réellement.

Le souvenir atroce de son séjour en Virginie, ce moment où il a dû identifier et ramener les corps affreusement mutilés de ses parents, le hante toujours. À partir de ce moment-là, il s'était juré que jamais plus il ne s'approcherait de la violence et de la mort sous toutes ses formes. Il respecterait ainsi le vœu le plus cher de ses parents : abandonner sa carrière. Le doux souvenir de sa mère n'est pas si loin. Qu'allait-il décider cette fois-ci? Il repasse dans sa tête le scénario du matin. Il se souvient de la tristesse, de la peur et du désarroi de cette jeune femme qui n'avait pas demandé à être mêlée à cette histoire. Était-ce la naïveté ou la solitude qui l'avait contrainte à accepter d'aider Dan? Sans emploi, comment vivrait-elle? Où irait-elle avec peu d'argent? Essaierait-on de la retrouver? Il n'en savait rien. Il ne peut laisser cette jeune femme seule devant un tel danger. Soudain, le désir étant plus fort que sa raison, il bondit. Il réglerait ce problème à

sa manière, avec ses méthodes, sans aucune entrave policière. Ce sera vite fait, propre et sans bavures. D'un trait, il vide son verre.

Décidé à agir, Carl se dirige vers la chambre à coucher, ouvre la garde-robe où ses complets sont soigneusement rangés et, d'un geste rapide, écarte les cintres de gauche à droite. Il appuie sur un bouton camouflé à même le mur : un déclic se fait; une porte réduite s'entrouvre, donnant ainsi accès à une pièce sombre. Il avait lui-même effectué les travaux de rénovation de cette pièce, il y a quelques mois. Il allume. Sur un mur, se trouve une superbe collection d'armes de chasse et de poing. Anciennes et récentes, elles sont toutes en parfait état de fonctionnement. Quelques classeurs, un vieux coffre-fort, une table de deux mètres de long et une chaise complètent le décor.

Debout, devant le mur où sont suspendues les armes, il déverrouille la porte vitrée les protégeant contre la poussière et en retire un gros calibre 9 mm. Il pose l'arme sur la table et enfile avec dextérité son holster qu'il ajuste sous l'aisselle et à la taille. D'un mouvement rapide, il insère le chargeur dans l'arme dans un claquement sec et tire la culasse pour y engager une balle dans le canon. Le pistolet est ensuite placé dans l'étui.

De retour au salon, il ramasse un veston de suède bleu portant au dos l'écusson des Nordiques de Québec. Dans sa poche intérieure, il place soigneusement quelques *tie-wrap*, moins encombrants et moins bruyants que des menottes. Puis, dans l'autre poche, il glisse un

minuscule coffret en cuir, rempli de tiges de métal pouvant ouvrir tous les genres de serrures. Avant de sortir, il jette un coup d'œil au portrait de ses parents qui trône sur la cheminée. Il les salue symboliquement de la main et referme la porte de son luxueux penthouse.

La puissante Jaguar sort du garage et se dirige vers le Vieux-Québec, près de Place Royale. Carl stationne la voiture à quelques mètres du *Bar Le Ripou*. Cet endroit, bien connu comme lieu de distribution de drogue, est aussi le lieu de travail de Dan, celui qui est à l'origine des problèmes de Josiane.

~

Ce bar porte bien son nom. *Le Ripou* est tenu par un ex-policier de la Sûreté Municipale de Québec. Il y a quelques années, l'homme s'est fait radier des rangs de la police, fortement soupçonné de menaces, fraudes, chantage et bien d'autres crimes. Pourtant, Carl n'avait jamais été tout à fait convaincu de la culpabilité de Jean Taillon, alias JT, comme il aimait le surnommer. Il n'y avait eu aucune accusation criminelle contre lui. Seul le passage devant le Conseil de discipline, communément appelé le « *tapis rouge* », avait été son semblant de procès. Avec les quelques milliers de dollars retirés de son fonds de pension, il avait fait l'acquisition de ce bar et de sa mauvaise réputation: commerce de drogue, recel, cartes de crédit volées, etc. Un bon nombre de crapules le fréquentait et les policiers étaient

réticents à y mettre les pieds, non pas par crainte des clients véreux, mais par respect pour un ancien confrère que plusieurs avaient eu pour ami. Pour ce début d'enquête, Carl a pris soin de porter une casquette de velours noir, une paire de lunettes aux verres teintés et cerclés, à peine plus grande qu'une pièce d'un dollar.

Il entre dans le commerce et prend place au bar, à l'extrémité opposée des clients sur place. Il veut être en mesure d'observer à sa guise les lieux et les clients qui entrent et sortent. Une serveuse, dans la trentaine, traîne deux énormes masses de chair à peine recouvertes d'un chandail au décolleté plongeant. Elle s'avance vers lui d'un pas lent. Elle mâche sa gomme sans arrêt et lui demande s'il boit quelque chose. Il commande un *Johnnie Walker* sur glace. Elle prend le billet vert que lui tend Carl et repart comme elle est venue.

Quelques minutes passent avant que ne revienne la serveuse aux formes plantureuses. Elle dépose le verre et éparpille le change du vingt dollars devant son client. Carl a envie de rire, mais se retient. Ce geste suffit à lui faire retrouver sa bonne humeur et son calme. Dans la pièce, une musique de fond, au pur style *Country-Western made in Québec*, se fait entendre, mais ne couvre pas les discussions des clients. Quelques-uns jettent un œil discret à ce drôle de client qu'ils voient dans le bar pour la première fois.

Carl a presque terminé son verre lorsque celui qui l'intéresse fait son entrée. C'est JT en personne. Il n'a pas vraiment changé, pense-t-il, sauf qu'il a pris un peu de poids. Belle heure pour arriver au travail,

pense Carl, en regardant sa montre qui marque plus de dix-sept heures.

Le patron du bar, qui ne l'a pas reconnu, salue tous les autres clients au passage et disparaît derrière un rideau noir au fond de la pièce. Comme il ne veut pas trop consommer, Carl décide de passer le plus rapidement possible à l'action. D'un geste discret, il fait un signe à la serveuse qui s'approche.

– C'est le patron qui vient d'entrer, n'est-ce pas?

– Ouais...

Carl lui glisse un billet de dix dollars dans la main et demande à le voir. La serveuse prend le téléphone, compose une série de trois chiffres et prononce quelques mots que Carl ne parvient pas à entendre. Quelques instants plus tard, JT sort partiellement le haut du corps en poussant le rideau et fixe le client qui s'intéresse à lui. D'un signe de la tête, il invite l'homme à le rejoindre.

Carl se lève et marche nonchalamment vers le rideau. Par la porte entrouverte, il voit l'ex-policier de dos, debout derrière un bureau chargé de papiers éparpillés. Carl referme la porte derrière lui. Avant que JT ne se retourne, Carl retire juste à temps son léger déguisement.

– Bon sang de merde! Carl Bouchard! Mais d'où sors-tu? s'exclame JT, en lui empoignant la main. Comme si tout d'un coup le souvenir revenait, il dit, d'un ton plus bas:

– Je suis désolé pour tes parents, mon vieux. J’aurais aimé te le dire aux funérailles, mais ce n’était pas vraiment ma place avec tout ce monde et ce qui s’est passé...

– Ce n’est rien, je comprends.

– Ça fait des mois que je n’ai pas entendu parler de toi. Personne pour me donner de tes nouvelles. Où étais-tu passé?

– Je me suis rendu en Europe, histoire de faire le vide.

– J’ai appris que c’est fini la police! Tu as déposé les armes, comme on dit... Que t’arrive-t-il?

– Bah! Rien de spécial, j’en avais assez, c’est tout. Je ne m’y sentais plus à ma place. Je suis certain que tu comprends ça!

– Ouais, sauf que je n’ai pas quitté dans mêmes circonstances, lance JT, en serrant les poings. Mais dis-moi, que me vaut l’honneur de cette visite?

– JT, j’ai une amie qui a des ennuis et j’ai décidé de lui donner un coup de main.

Carl se met à lui raconter en détail l’aventure de Josiane et ce qui l’a poussé à lui venir en aide. Jean Taillon l’écoute sans broncher, les deux mains croisées derrière la tête, basculé dans son gros fauteuil de cuir noir.

– Comme ça, mon employé Dan serait à l’origine de ces problèmes.

– Je le pense, se contente de répondre Carl, qui ne savait pas vraiment si JT était lui aussi impliqué.

Après quelques instants de silence, JT s'avance en déposant les coudes sur le bureau encombré et fixe Carl dans les yeux.

– Dis-moi ce que je peux faire pour t'aider?

Carl se fait craquer les doigts, regarde intensément son interlocuteur et demande:

– J'aimerais d'abord savoir si toi... t'es mêlé de près ou de loin à cette affaire?

– Je peux t'assurer que non, Carl. Je ne touche pas au crime, peu importe combien ça paie. Les clients et les employés ne sont rien d'autres pour moi. Fais ce que tu as à faire, ne te préoccupe pas de moi. Je n'ai rien à y voir et je n'en ai rien à foutre. Dan est majeur et vacciné, qu'il réponde de ses actes. C'est tout ce que je peux te dire.

– Il ne faut pas te surprendre si ton employé s'absente. Tu comprends... les obligations du métier...

JT comprend ce que Carl veut dire. Il veut ajouter quelque chose à sa remarque, mais il préfère se taire.

– En passant, je suis heureux que tu n'aies rien à y voir, reprend Carl, en lui serrant chaleureusement la main avant de sortir.

Il remet sa casquette et ses lunettes. Les clients le regardent prendre place au bout du bar. La serveuse lui sert un verre avec les compliments du patron. Quelques minutes seulement après avoir

avalé la première gorgée, il entend un client crier. « *Salut Dan!* ». Il lève discrètement la tête, afin de repérer celui pour lequel il s'est déplacé.

Dans la vingtaine, cheveux noirs attachés en queue de cheval, mince et revêtu d'un blouson de cuir, le jeune homme porte une paire de jeans très serrés et des bottes western de mauvais goût. Il s'entretient quelques instants avec la serveuse. Il salue un client avant de s'engouffrer à son tour derrière le rideau noir. Carl surveille. Dan sort quelques secondes plus tard, une enveloppe à la main.

Au même moment, Carl remarque JT qui, d'un signe discret, lui désigne le jeune homme. Il avale d'un geste sec le contenu de son verre et sort lentement pour ne pas attirer l'attention.

Dehors, une moto Harley Davidson est stationnée devant la porte. Il conclut qu'elle appartient à Dan. Il place ses lunettes dans la poche intérieure de son veston, enfle ses gants de cuir noir, qu'il prend soin d'ajuster, puis se dissimule en retrait dans l'ombre d'une entrée entre deux immeubles à appartements multiples et il attend patiemment. Les minutes passent et Carl sent l'humidité s'infiltrer à travers sa veste. Il est transi. Il piétine sur place afin de se réchauffer. Une voix forte se fait entendre du côté de la sortie du bar. C'est son homme. Pendant que le jeune homme s'installe sur sa moto, Carl bondit sans hésiter, empoigne l'homme avec force et le soulève de la moto pour l'entraîner avec lui à l'écart. Le jeune homme tente de se débattre pour s'arracher de ces mains inconnues, mais en vain.

– Tu vas rester tranquille, sinon t’auras plus assez de dents pour manger. J’ai à te parler, c’est tout. Cesse de bouger, crie Carl.

Dan tente une poussée désespérée pour se sortir de ce mauvais pas. Inutile, il est retenu énergiquement. Il essaie à nouveau, mais il ressent un morceau de métal froid s’appuyer contre sa joue. Les yeux hagards, Dan ne bouge plus.

– Maintenant, tu vas avancer lentement vers le fond de la cour, ordonne Carl, les dents serrées.

Retenant l’homme d’une main, Carl le pousse devant lui. Éloigné de l’entrée, hors des regards indiscrets, il le plaque durement contre le mur de grosses pierres. Les yeux de Dan s’habituent lentement à la pénombre et il reconnaît le client qui était assis au bar.

– Vous êtes un flic? demande le jeune homme très nerveux. Non, à bien vous r’garder, vous n’êtes pas flic, y agissent pas comme ça.

– Pour l’instant, tu as gagné, mais écoutes et ouvres bien tes oreilles. La nuit passée, tu as fait faire un certain travail par quelqu’un. Pour être plus clair, à deux de tes petits copains. Qui étaient-ils?

– J’ai pas de copains.

L’homme reçoit un violent coup de genou dans l’entre-jambes. Il plie sous la douleur. Aussitôt, il se sent relevé et acculé encore une fois avec une force brutale contre le mur de pierres.

– Je ne plaisante pas, mon ami. Tu réponds clairement aux questions ou tu ne sortiras pas d’ici sur tes jambes. Me suis-je bien fait comprendre?

Carl n’entend qu’un bref râlement.

– Je répète ma question. Qui sont les deux gars que tu as envoyés chez Josiane cette nuit?

– La crise de vache, lâche Dan.

Un coup de poing s’enfonce dans son estomac, ce qui lui fait aussitôt regretter ses paroles. Les tripes veulent lui sortir par les deux bouts. Courbé, il réussit à prononcer d’un ton étouffé...

– Arrêtez, arrêtez, je vais tout vous dire. Laissez-moi au moins reprendre mon souffle, le cœur va me sortir.

– Je t’écoute et ne perds pas de vue que mon temps est précieux, très précieux.

– Jés... Chr... que ça fait mal.

– Tu n’as encore rien vu. Si je n’entends pas ta voix tout de suite...

– Y vont me tuer, ces gars-là jouent pas avec la « *puck* ».

– Choisissez! C’est tout de suite ou...

– Ciboire y’a pas le feu! J’connais pas les gars, mais j’sais avec qui ils travaillent. Une information comme celle-là vaut de l’argent, non?

À peine a-t-il terminé sa question, il sent à nouveau le poing de son assaillant s’enfoncer et cette fois le coup touche presque sa colonne

vertébrale. Il ne se rend pas compte qu'il a uriné dans son pantalon. Sa tête frappe durement contre le mur de pierres. Heureusement pour lui, son casque de moto le protège. Il comprend qu'il ne s'en sortira pas vivant s'il continue à jouer aux braves. Il entend avec peine les paroles de son agresseur:

– Tu signes ton arrêt de mort, si tu continues à m'exaspérer, lance Carl, impatient.

– Ça va, ça va, je vais tout vous dire. Ce sont des gars qui travaillent pour Monsieur Guido.

– Qui est ce monsieur Guido?

– Il est nouveau dans le coin, il vient de Montréal. Je vous jure que j'ai juste un numéro de téléphone, ajoute-t-il devenu poli.

– Travailles-tu pour lui?

– Non, c'est un ami qui m'a demandé d'aller chercher le paquet. Quand j'ai su ce qu'il contenait, j'ai eu peur et je l'ai refilé à Josiane.

– Et le chum, il s'appelle comment?

– Jacques, « *Coco* » Couture. Il vient assez souvent au bar. Ciboire, je l'sens, je l'sais, j'va m'faire tuer.

– Où puis-je le trouver ce « *Coco* »? De quoi a-t-il l'air?

Dan s'empresse de tout raconter sur ses contacts avec Couture et lui remet le numéro de téléphone.

– Bon, maintenant tu rentres chez toi et tu fermes ta gueule.

Joignant le geste à la parole, Carl fait en sorte que Dan se retrouve assis dans une flaque d'eau, replié sur lui-même, tentant de contrôler la douleur atroce qu'il ressent au bas-ventre, il relève péniblement la tête et constate la disparition de son agresseur.

~

Carl roule sur le boulevard Champlain, en direction du Vieux-Port. Il s'arrête et compose un numéro sur son cellulaire.

– Vous êtes bien au 646-0001, répond une voix de femme.

– Passez-moi Festus.

– Il n'est pas là, puis-je prendre un message?

– Oui, qu'il rappelle Carl Bouchard, je vous donne le numéro.

Il raccroche le combiné sans attendre la réponse.

Au service de la Sûreté du Québec (SQ), Carl sait qu'il ne sert à rien de parler longtemps. Les conversations doivent être courtes et claires afin d'éviter une localisation possible. Il sait aussi que le retour d'appel ne prendrait que quelques instants. Confortablement calé sur la banquette de la JAG, il attend. En quelques minutes, il venait de renouer les liens qu'il avait rompus lors de son départ de la SQ. Au moment de se souvenir de certains détails, il est tiré de ses pensées par la sonnerie de son cellulaire.

– J'écoute, se contente de répondre Carl.

– Ceux qui disent que les morts ne ressuscitent pas se trompent, lance son interlocuteur.

– Comment vas-tu?

– C’est à moi de te poser cette question. Pas un mot depuis des mois, et voilà que tu me téléphones. Je suis quand même heureux de t’entendre.

– Cessons ces politesses et venons-en aux faits. Festus, j’ai besoin de ton aide. Je t’expliquerai les raisons plus tard. Il me faut quelques renseignements sur un dénommé Jacques Couture, alias « *Coco* » et sur un certain Guido. Je veux tout le topo : photo, adresses, liaisons, enfin tu connais la démarche. Je veux aussi des détails sur un numéro de téléphone : 573-4666. Tu m’appelles aussitôt. On verra pour la suite.

– OK! Répond son vieil ami, je ne pose pas de question.

Satisfait, Carl referme son appareil. Il se fait tard, une bonne détente lui fera le plus grand bien. Sans hésiter, il prend le chemin de son domicile.

Il est tard lorsqu’il rejoint son appartement, il ne rappelle donc pas Tantie. Les deux femmes doivent déjà dormir. Un verre de *Johnnie Walker* en main, il s’allonge sur son lit au son de la musique de *Zamfir*. Il tamise la lumière et se laisse bercer par la relaxation bienfaitrice préalablement entamée par un bain-tourbillon.

Il récapitule les événements de la journée, et un léger sourire apparaît sur ses lèvres. Il est vraiment heureux du travail accompli. Sentant ses paupières s'alourdir, il dépose son verre, ferme musique et lumière et se laisse transporter vers un sommeil réparateur.

### **Partie trois**

Le lendemain, lorsqu'il sort de la salle de gymnase, la sonnerie de son cellulaire le ramène à la réalité.

– Salut, c'est moi, j'ai ce qu'il te faut.

– Parfait. Si nous allions déjeuner ensemble?

– Si tu paies, pas de problème.

– Oui, oui, je paie. Retrouve-moi à *La Boustifaille*, avenue Maguire, salon privé numéro six.

Il est dix heures lorsque Carl s'installe dans le petit salon du restaurant, avec un journal et un café. Tout pour être bien. Il lit les grands titres: les élections s'en viennent à grands pas. Le désastre en Haïti est encore bien présent. Charest se démène pour récupérer le plus d'argent possible du fédéral alors que le Bloc qui se croit l'unique défenseur du Québec exige les remboursements fédéraux de l'uniformisation de la taxe. Harper veut à tout prix garder le pouvoir. Le ministre de la Santé s'engueule avec les dirigeants des hôpitaux

alors que l'opposition s'accroche à tout pour redorer son blason. Pendant ce temps, le Maire de Québec tente le tout pour le tout pour son amphithéâtre et les olympiques. Les artistes se bousculent aux portes pour faire les premières pages avec tous les potins inimaginables. De son côté, le Canadien de Montréal va enfin faire les séries éliminatoires contre Boston.

« *Au moins on va rire pour de vrai. Bientôt, si tout va comme je pense, la une va changer.* » Il repose le journal lorsque son invité ouvre la porte. Les deux hommes se serrent la main tout en faisant des blagues sur ce que vient de lire Carl.

– Tu sais que les policiers ne peuvent pas émettre d'opinion sur la politique, lui fait remarquer Festus.

– Ne commence pas à me faire chier avec ça.

– Dis-moi ce qui se passe avec toi. Il y a une éternité que nous n'avons pas eue de nouvelles, et voilà que tu sors subitement de l'ombre.

– Écoute, on en reparlera plus tard, si tu veux bien. Ce qui m'intéresse, pour l'instant, c'est ce que tu m'apportes comme informations.

– Justement, je voulais que tu m'expliques un peu plus. Tu sais que ce sont des données confidentielles au Service. À quoi vont-elles te servir?

– J’ai besoin de ces renseignements pour venir en aide à une amie qui est drôlement dans la merde, c’est tout. Tu peux compter sur ma discrétion.

– Carl, tu me caches des choses. Reprends-tu du service dans le privé?

– Je t’assure que non. C’est tout simplement pour aider une amie. Et... si jamais il y a des suites, tu seras le premier à le savoir, à t’en péter les bretelles au bureau. Ne t’en fait pas, j’irai discrètement et sans rien déranger, tu as ma parole.

– Merde, dans quoi je m’embarque!

– Tu t’embarques dans rien. Allez, Festus, file-moi ces papiers.

– Bon, puisque tu insistes. Mais laisse-moi te mettre en garde. Tu t’aventures dans une histoire de taille. D’abord Guido est en réalité Alphonso Guido Tudi, un immigré italien qui est arrivé dans le secteur depuis quelques mois. On entend parler de lui dans la région comme le nouveau parrain de la drogue. Il paie bien ses gars et ne se mouille jamais. Ce qu’on en sait, c’est qu’il est à monter un corridor pour d’importantes importations de drogue en provenance de la Colombie, lesquelles passeraient éventuellement par Québec. Il a beaucoup de gros bras autour de lui, il est aussi fortement appuyé par la mafia montréalaise. Quant au numéro de téléphone cellulaire, il est confidentiel. Il appartient à Henriette Longpré, demeurant au 1230, chemin Gomin, Sainte-Foy. C’est une serveuse au *Bar Le Concorde*. Pas de dossier, rien de spécial la concernant. Un gars est

souvent vu avec elle; je crois que c'est ton gars : Jacques « *Coco* » Couture, trente ans, 1,90m, 92 kilos. À première vue, aucun lien avec Guido Tudi.

– Je te revaudrai ce service, mon copain, lance Carl.

Après la période réservée aux renseignements, les deux hommes déjeunent, se rappelant quelques bons vieux souvenirs accompagnés de nombreux éclats de rire. Une heure plus tard, ils se quittent, se promettant bien de se revoir bientôt.

Revenu à sa voiture, Carl prend la direction du domicile de Tantie, qui, à l'heure qu'il est, devait commencer à s'inquiéter. Le soleil est de retour, le temps se dégage lentement, mais demeure frais pour la saison. Toujours ce petit vent du nord-est qui vous saisit jusqu'aux os.

S'apprêtant à sonner, la porte s'ouvre.

– Alors, t'en as mis du temps à revenir, lui fait remarquer Tantie, les poings sur les hanches, prête à le sermonner.

Feignant n'avoir rien entendu, il la serre dans ses bras et l'embrasse tendrement sur la joue.

– C'est ça, embrasse-moi pour éviter de te faire gronder, chenapan.

– Tantie, sais-tu que je t'aime?

– Oui, je le sais trop bien. Josiane s'est inquiété une bonne partie de la nuit, la pauvre. Tu la plantes là et puis bonjour, plus de nouvelles.

– Tu exagères. J’avais des choses à faire, c’est tout. N’oublie pas que c’est pour son bien. Quand je suis rentré hier soir, il était trop tard pour téléphoner. Allons la rejoindre!

Il veut la prendre par le bras, mais elle refuse. Tantie est en bonne santé et ne paraît pas avoir ses soixante-dix ans. Elle est le portrait tout craché de la mère de Carl, tout en étant plus réservée dans la démonstration de ses sentiments. Son mari, Edward Turner, général des Forces armées Canadienne, est décédé. Personnalité très réservée, il ne démontrait que rarement ce qu’il ressentait. Elle a donc hérité, bien malgré elle de cette manière de vivre. Mais quel grand cœur avait cette vieille dame, qui ne refusait jamais, même encore aujourd’hui, de faire du bénévolat dans une maison de retraités. La tête légèrement penchée, Carl observe Josiane occupée à préparer le dîner. Il la sent plus détendue et plus heureuse.

– Bonjour Josiane, lance-t-il, en souriant. Comment vas-tu?

– Bien, se contente-t-elle de répondre.

– Tu manges avec nous, n’est-ce pas? S’enquiert Tantie.

– Non, je viens à peine de déjeuner. Toutefois je prendrai le café, si vous ne m’en voulez pas trop.

Il les regarde et comprend la complicité qui s’est établie entre les deux femmes malgré la différence d’âge. Josiane a complètement changé d’allure. Joliment coiffée et maquillée, ce n’est plus l’épave ramassée la veille. Elle doit avoir vingt-six ou vingt-huit ans, tout au

plus. Se sentant observée, elle relève la tête et voyant Carl, elle rougit. Douce innocence, ose-t-il penser. Tantie, ayant remarqué avec quel œil Carl observe Josiane, s'empresse de dire :

– Ne te laisse pas impressionner par lui, ma fille. Mon neveu est un vilain charmeur, un vrai Don Juan.

– Tantie, tu vas me faire rougir, rétorque Carl, dans un éclat de rire auquel se joint Josiane.

Il s'attarde jusqu'à la fin du dîner, parlant de choses et d'autres, riant de bon cœur. Il quitte en après-midi avec la promesse de revenir pour le souper. Prétextant qu'elle est fatiguée, Tantie se retire au salon et s'allonge sur le divan.

~

Carl se dirige maintenant vers le chemin Gomin, histoire de repérer les lieux où demeure Henriette Longpré. Il fait de même dans la rue de Guido Tudi, dans le quartier Le Mesnil. Il remarque une Cadillac limousine, aux vitres teintées et côte à côte, deux autres automobiles: une Corvette et une Mercedes, toutes deux décapotables. Assez à l'aise ces gens, pense Carl, quand on sait ce que rapporte le trafic de la drogue en peu de temps. Cependant, comme toute bonne chose a une fin, souvent, l'argent vite gagné peut disparaître rapidement, surtout dans ce milieu. La trop grande confiance en soi et l'augmentation du nombre de complices font que lorsque l'on tire

trop sur la corde, elle nous pète au visage. Ça, Carl l'a compris depuis belle lurette.

Un peu plus vers la gauche, sur le terrain d'une résidence voisine, on peut lire : à vendre. Sans hésiter, Carl enfile la JAG dans l'allée pour faire le tour du propriétaire. Il en profite pour jeter un regard discret vers la résidence de Guido Tudi, afin d'en repérer les moyens d'y pénétrer. Cependant, il doit écourter sa visite, car une silhouette apparaît à une porte de service donnant directement vers l'endroit où il se trouve. Afin d'éviter les soupçons du surveillant, il feint d'inscrire l'adresse sur un petit carnet. Il sait très bien que l'homme, de forte stature, tente de l'intimider afin qu'il quitte les lieux et c'est ce que fait l'ex-policier.

La voiture quitte l'allée et repasse devant les trois voitures stationnées, en prenant note des numéros d'immatriculation de chacune d'elles. Il remarque également la présence d'un puissant chien Doberman qui va et vient sur la terrasse supérieure de la luxueuse maison. Saisissant son cellulaire, il compose immédiatement un numéro qu'il a des centaines de fois utilisé dans le passé.

– Régie de l'assurance automobile du Québec, répond une voix de femme.

– Code 1139, demande Carl.

– Bonjour, ici Julie Pratte, puis-je vous aider?

Cette fois, la voix est familière et réveille en lui une foule de bons souvenirs.

– Bonjour Julie, comment vas-tu? tente Carl.

– Bon Dieu, d'où sors-tu Carl Bouchard? lance-t-elle sans retenue. T'as repris du métier?

– Je suis content d'entendre ta voix, Julie. J'aimerais pouvoir t'expliquer davantage le pourquoi de mon silence, mais pour l'instant, j'aurais besoin de quelques informations.

– Tu m'emmerdes avec tes explications ! Ça fait des mois que tu ne m'as pas donné signe de vie. Je refuse de te transmettre le moindre renseignement. La prochaine fois, tu seras moins long à me...

– Julie, c'est urgent, j'ai besoin de tes services, c'est très important.

– Ouais, tu as besoin de mes services, mais pas de moi, hein!

– Je t'en prie, soit un peu raisonnable. J'ai passé plus d'un mauvais quart d'heure ces derniers mois. Je ne pouvais pas parler. Il s'est passé tellement de choses, ce serait trop long à te raconter au téléphone.

– C'est quoi ton service, dit finalement Julie, d'un ton rempli de reproches.

Après lui avoir transmis sa demande, il lui fixe rendez-vous au bar le DAG. Il sait qu'elle sera là. Auparavant, il doit se rendre chez Tantie. S'il devait manquer ce rendez-vous, elle ne lui pardonnerait pas. Il s'empresse de partir.

Le souper chez Tantie se déroule entremêlé de discussions plus ou moins sérieuses. Carl constate que sa protégée va beaucoup mieux. Tantie de son côté, épie sans le laisser voir, chacun des regards des deux jeunes gens. Cependant, Carl essaie de garder ses distances face à Josiane.

S'excusant auprès des deux femmes, il quitte peu de temps après le repas. Julie ne lui pardonnerait pas, elle non plus, d'être en retard.

Il est vingt heures quarante-cinq, l'heure idéale pour un rendez-vous au Dagobert, car la musique n'est pas encore totalement de la partie. Ils auront suffisamment de temps pour parler. Il sait très pertinemment qu'il se fera siffler les oreilles dès qu'elle arrivera. Elle en aura certainement très long à lui dire. À quelle montagne de questions il devra répondre? Au moment où l'on dépose un verre de *Johnnie Walker* devant lui, Julie apparaît dans l'entrée. Elle ne prend que quelques secondes pour le repérer. D'un pas décidé, elle le rejoint.

Carl se lève pour la recevoir avec un baiser sur les lèvres, mais la jeune femme tourne habilement la tête, ne lui offrant que la joue. Il lève les mains en guise de soumission. Julie tire le tabouret et s'installe un coin de fesse, comme si, elle ne voulait pas s'attarder.

– Tu prends un verre? demande Carl.

– Si tu te souviens encore de ma boisson favorite, ajoute-t-elle, ironique.

– Une vodka jus d’orange, avec peu de glace, lance-t-il au serveur, satisfait de l’effet produit.

Dès que le serveur revient, Carl glisse dans sa main un billet de vingt dollars, auquel il joint un bout de papier où il avait préalablement inscrit une demande.

Sans attendre, le serveur communique par téléphone avec le portier, qui se dirige maintenant vers le couple.

– Si mademoiselle et monsieur veulent bien me suivre... dit-il, suivi de Carl et de Julie.

L’homme aux larges épaules les introduit dans un petit salon et dépose les breuvages. Carl remet un billet de dix dollars dans la main du portier, s’assurant ainsi discrétion et service.

– Nous serons beaucoup mieux ici pour discuter, avoue Carl, en prenant la main de la jeune femme, qui ne fait rien pour la retirer.

– Je n’en doute pas un seul instant, mon cher.

– Si on trinquait à nos retrouvailles.

– Pourquoi pas, ajoute Julie, en souriant, revenue à de meilleures intentions.

– C’est beaucoup mieux comme ça.

– Alors, tu m’expliques de quoi retourne tout ce manège?

– Ce serait beaucoup trop long. Réserveons cela à plus tard, si tu veux bien.

- Ai-je le choix? demande-t-elle, en se levant brusquement.
- Écoute, nous n'allons pas nous disputer.
- Tiens, voilà tes papiers, dit-elle, en lançant l'enveloppe sur la table.
- Assieds-toi, ce n'est pas ce que j'ai voulu dire. Calme-toi, nous ne sommes pas des enfants!
- Je t'écoute, finit-elle par dire, d'un ton plus bas.
- Je te remercie, ajoute-t-il, en lui reprenant la main. Tu sais, j'ai passé une mauvaise période ces derniers mois. Tout n'a pas été rose. J'avais besoin d'être seul, de retrouver mes idées. Après la mort de mes parents, j'ai quitté mon travail et je me suis rendu en Europe, où j'ai séjourné pendant deux mois. Je pensais pouvoir trouver la réponse à ce que je cherchais. Finalement, las de me promener, je suis rentré. Maintenant, je pense avoir trouvé la solution. Je ne peux pas t'en parler tout de suite, mais je te réserve la surprise.

Julie lui serre la main. Maintenant, elle comprend mieux ce qui s'est passé. Elle le regarde de ses grands yeux tristes, toute rancœur semble avoir disparu.

- Tu veux m'amener dans un endroit plus tranquille? demande-t-elle.
- Pourquoi pas! Allons chez moi.
- Si tu m'avais téléphoné, j'aurais pu t'aider, lance-t-elle, juste avant de s'asseoir dans l'automobile de son ancien amant. Quelle voiture !

s'exclame-t-elle, plutôt habituée de le voir circuler dans une voiture de police.

– Je n'avais vraiment pas envie d'être aidé par qui que ce soit. La réponse devait venir de moi seul, tu comprends?

– Je te comprends, mais où m'amènes-tu? Ce n'est pas la route pour aller chez toi, à ce que je me souviens.

– Je t'ai dit qu'il y avait eu des changements. C'en est un de ceux-là.

L'ascenseur privé les conduit au penthouse du sixième étage. Julie n'en croit pas ses yeux. Elle va de surprise en surprise. Une fois rentré, Carl lui fait faire le tour du logis, à l'exception de la petite salle qui doit rester secrète. Elle n'en revient pas de voir tout ce luxe. Carl lui sert un verre avec un petit sourire de vainqueur sur les lèvres. Il allume le foyer, et sous le pétilllement du feu, l'attire contre lui afin de sceller de nouveau leur rencontre par un long baiser.

Pendant quelques instants, ils se regardent sans dire un mot. Elle se détache lentement de son étreinte pour continuer à visiter cet appartement spacieux. Il tamise la lumière et complète le tout avec une bouteille de champagne qu'il gardait au frais.

Pendant ce temps, Julie s'assoit sur la moquette qui orne le devant du foyer. Carl prend place tout près d'elle. Sans attendre, elle se blottit contre lui.

– Si on allait prendre un bon bain? suggère-t-il.

– Pourquoi pas, dit Julie, en lui posant un baiser rapide au creux de l'oreille.

Ils se retrouvent finalement dans le bain-tourbillon et se laissent massés au gré des jets. Julie s'occupe de servir le champagne à son compagnon. Une musique douce joue dans toutes les pièces, favorisant l'ambiance. Après de longs moments de détente, Carl soulève sa compagne, l'enroule dans un drap de bain et l'allonge avec douceur sur le parquet recouvert d'un tapis soyeux, où il commence à lui sécher la peau en prenant soin d'effleurer au passage certains points sensibles de son corps. Attiré l'un vers l'autre, le couple marche vers le foyer du salon et s'allonge devant le feu qui sera le seul témoin de l'union de leurs corps embrasés.

– Que c'est bon, je suis tellement heureuse.

– Ne parle pas et laisse-toi faire, lui murmure-t-il à l'oreille.

Prenant son temps, il défait la serviette. Au son du crépitements du bois qui brûle, de sa bouche il caresse avec passion les lèvres de cette femme qu'il désire. Ses mains parcourent son corps de bas en haut, puis redescendent aux soubresauts de sa compagne. Ils s'enlacent violemment dans une étreinte effrénée et à bout de souffle, se séparent lentement. Une gorgée de champagne les rafraîchit. Pendant que Julie dépose sa coupe, Carl commence à verser d'un geste lent le précieux liquide sur elle. De petits cris, des gémissements subtils et des tremblements s'emparent de la jeune femme. Encore plus délicatement, il lèche le liquide doré qui coule sur sa poitrine et son

ventre. Comme par le passé, ils font l'amour pendant plusieurs heures. Épuisés, ils s'endorment dans les bras l'un de l'autre.

Carl se réveille le premier. Il sourit pendant qu'il touche sa compagne, qui à son tour, s'étire dans un bâillement. Après quelques baisers, Carl l'entraîne sous la douche, où ils reprennent leurs ébats amoureux. Cette soirée tumultueuse avec cette partenaire merveilleuse lui donne une autre raison de reprendre goût à la vie.

Il doit partir. Il lui confie qu'il doit se rendre effectuer un travail qui ne demandera que quelques heures, mais qu'il aimerait bien la retrouver à son retour afin de goûter encore leur rencontre. Il la prend dans ses bras musclés et la transporte jusqu'à la chambre, où il la dépose sur le lit recouvert de draps de satin. Elle l'attire vers elle, mais il se défait, bien à contrecœur, de cette étreinte invitante. Il ramène les couvertures sur son corps chaud, effleure ses lèvres du bout des doigts et se relève pour s'habiller.

Il fait nuit noire lorsqu'il sort. C'est l'heure idéale pour accomplir quelques visites en certains lieux où il ne désire pas être vu. Une fois dans sa voiture, il jette un coup d'œil aux papiers laissés par Julie. Tiens, tiens, monsieur l'italien est bien prudent. Aucune des trois voitures n'est immatriculée à son nom personnel, tout est fait par le biais d'une agence peu connue de la région de Montréal. Il ne détient aucun permis de conduire pour le Québec et sa dernière adresse connue est à Montréal. Le permis de séjour pour le Canada a été renouvelé il y a moins d'un an. Nicolas Distasio, figure bien connue

du milieu criminel du grand Montréal, est son répondant canadien. Il en vient à la conclusion que le gorille aperçu au cours de l'après-midi devait servir de chauffeur et, surtout, de garde du corps. Quant à la voiture de marque Corvette, elle sert probablement de moyen de transport à une petite amie de cœur. D'après ce que j'en conclus, il doit y avoir, tout au plus, deux ou trois personnes dans la maison, pense Carl.

Il démarre la voiture et feux éteints, il s'engage dans l'allée de la maison repérée en après-midi. Heureusement, il n'y a pas beaucoup d'éclairage à l'extérieur. Il a pris soin de prendre avec lui son attirail passe-partout et en un clin d'œil, il ouvre la porte arrière de la maison. Il monte au deuxième étage, s'installe devant une fenêtre donnant sur la maison de Guido Tudi et attend.

Soudain, la porte principale s'ouvre pour laisser sortir l'homme qui avait tenté de l'intimider lors de sa première visite. Il le voit qui prend place au volant de la limousine, qu'il met en marche. Il en sort, et cette fois ouvre la porte arrière gauche avant de se diriger vers l'entrée principale. Un homme d'âge mûr, dans la cinquantaine, sobrement habillé, apparaît. Il marche vers la voiture, suivit de près par le chauffeur. Carl reconnaît Guido Tudi. Où peut-il se rendre à une heure aussi tardive?

Quittant son repère, il s'approche prudemment de la résidence de Tudi afin d'y pousser plus à fond son observation. Il détecte un système de caméra à l'extérieur, dissimulé sous le rebord de la

toiture; puis un énorme chien vient frapper ses pattes à la fenêtre, aboyant rageusement. Carl regagne en vitesse sa voiture tout en songeant qu'à sa prochaine visite, il devra trouver un moyen de faire taire cet animal, un peu trop féroce à son goût. Avant de rentrer chez lui, il décide d'effectuer un petit détour du côté de chez Henriette Longpré.

Lorsqu'il s'arrête devant la maison, toutes les lumières sont éteintes. Il remarque une BMW stationnée dans l'entrée, il ne s'attarde pas, préférant regagner son domicile et y retrouver sa partenaire.

De retour chez lui, il marche sur la pointe des pieds pour se rendre à la chambre, où il rejoint Julie. Malgré ses précautions, elle l'a entendu arriver. Elle allume la lampe de chevet et le reçoit avec un sourire et des yeux invitants. Ils terminent agréablement la nuit déjà très avancée.

~

Le lendemain, Carl entame la première partie de son objectif : essayer de rejoindre Henriette Longpré. Au *Bar Le Concorde*, où elle travaille, il s'enquiert d'elle, sans éveiller les soupçons, en prétextant qu'il l'avait rencontrée alors qu'il était de passage dans la Vieille Capitale. On lui dit qu'elle ne prend son service qu'à vingt heures. Il a donc le temps pour prendre un peu de repos avant de se rendre visiter à fond la résidence d'Henriette Longpré.

Tel que prévu, à vingt et une heures précises, il stationne sa voiture près de l'adresse et, avec beaucoup de prudence, il atteint la résidence à visiter. Il se glisse derrière une haie de cèdres, suffisamment haute pour le camoufler afin d'en repérer l'entrée arrière. Il jette un coup d'œil rapide autour, et constate que les maisons avoisinantes sont très éclairées. Il devra user d'une grande prudence. Il rampe sur le sol, progressant vers le patio. À genoux, collé contre la porte, il tente d'ouvrir le verrou de fermeture, mais y renonce lorsqu'il remarque le bâton placé de manière à bloquer la porte, rendant impossible tout accès. Déçu, il fait marche arrière. C'est à ce moment qu'il remarque une porte dissimulée dans le treillis de bois. Sans effort, il réussit à pénétrer sous le patio. À l'aide d'une lampe de poche miniature, il découvre une autre porte, celle-ci conduisant au sous-sol. Il fait sauter les trois vis qui retiennent la serrure artisanale, il entre.

La pièce est sens dessus dessous. Il se fraie un chemin à travers tout ce bric-à-brac. Au moment d'arriver au pied de l'escalier donnant accès au palier supérieur, il ressent une douleur au niveau du pied gauche. Éclairant la partie touchée, il s'aperçoit qu'il est pris dans un piège à rats. Après avoir réinstallé le système de la trappe et le morceau de fromage, c'est avec un sourire qu'il poursuit sa lancée.

L'escalier est très étroit, mais il parvient à s'introduire dans la cuisine. Contrairement à l'endroit qu'il vient de quitter, l'ordre règne dans cette pièce. Il fait un bref examen des lieux qui s'avèrent sans intérêt.

Sans tarder, il se dirige vers le salon. Son idée se confirme ; tout est d'un goût parfait et respire le luxe. Ce n'est certes pas dans cette pièce qu'une femme aussi ordonnée cacherait ses secrets.

En pénétrant dans la chambre principale, il est stupéfait. On dirait la chambre d'un sultan d'Égypte. Un mur entièrement recouvert de miroirs sert de garde-robe. Il pousse l'une des portes à l'extrémité gauche et tout s'éclaire. Devant lui, dans ce grand espace des robes, des manteaux et des souliers de grands prix sont soigneusement disposés. Un carré, ne cadrant pas tout à fait avec le mur intérieur, attire son attention. Il le tâte de la main et le panneau tombe, livrant un coffre-fort. Sachant qu'il n'a aucune habilité pour ouvrir ou manipuler ce genre d'objet, il renonce. Il en a assez vu pour se convaincre des liens qui unissent Henriette Longpré au domaine du crime. Ce n'est pas uniquement avec un salaire de barmaid qu'elle peut se payer un luxe pareil. Avant de quitter les lieux, il fouille les tables de nuit et dans l'une d'elles, il retrouve un agenda. Pendant qu'il prend quelques numéros en note, curieux, il met en marche le répondeur. La surprise est de taille lorsqu'il reconnaît l'une des voix. Il efface aussitôt le message et sans tarder, il quitte les lieux.

C'est sans problème qu'il regagne sa JAG. Cependant, il ne peut rentrer immédiatement chez lui sans rendre une visite de politesse à la personne qu'il vient d'entendre sur le répondeur. Il gare sa voiture un peu plus loin que le *Bar Le Ripou*. Il n'entre pas, car il serait vite

repéré par Dan, dont la moto est garée devant la porte d'entrée. Confortablement installé, la patience est maintenant de mise.

Après deux heures d'attente, Dan apparaît accompagné d'une jeune femme. La puissante *Harley Davidson* gronde dans la nuit et quitte les lieux pour s'immobiliser à nouveau à l'extrémité du stationnement du DAG, que la clientèle tardive quitte. Dissimulé dans une ruelle adjacente, Carl surveille les deux tourtereaux qui s'embrassent à pleine bouche.

Soudain, Dan quitte la jeune fille, qu'il laisse près de sa moto, pour revenir quelques minutes plus tard, accompagné de deux hommes dont l'un est connu de Carl: le portier. Dan présente la jeune fille aux longs cheveux blond platine, vêtue de cuir. Les deux autres font un signe de la main et montent en voiture. Après ce contact, on entend un vrombissement de moteur et des crissements de pneus ; l'auto démarre, suivie de la moto. Pendant tout ce temps, de sa voiture, Carl les épiait. Il ne tarde pas à les suivre à bonne distance. Le groupe s'arrête finalement sur la rue Sainte-Geneviève; Carl juge qu'il est préférable de demeurer à l'écart, étant donné la visibilité de sa voiture. Dans ce quartier, elle serait facilement repérée. De l'endroit où il se trouve, il voit néanmoins les deux gars sortir et fouiller dans la valise de l'automobile. Le quatuor entre dans l'une de ces vieilles maisons à étages, reliées les unes aux autres, que compte ce quartier défavorisé de Québec. Il ne lui sert plus à rien d'attendre. Il regagne

donc son domicile, se promettant bien de retrouver Dan le lendemain.

## **Partie quatre**

Il est tôt lorsqu'il est subitement sorti de son sommeil par la sonnerie du réveille-matin. Il se lève et vêtu seulement d'une serviette enroulée autour de la taille, il prépare son café. Dans la cuisinette, assis à la table, il avale un bol de céréales en feuilletant le journal que le gardien de nuit avait gentiment, comme à tous les matins, déposé devant sa porte. La dernière gorgée de son café avalée, il ouvre les persiennes. Le soleil, qu'il n'a pas vu depuis plusieurs jours sur Québec, pénètre abondamment. Il se sent heureux au contact de cette douce chaleur. Il retourne au salon le téléphone sous le bras et compose le numéro du Service de Sécurité de Bell Canada.

Dans l'attente d'entrer en communication avec Denise Giguère, il espère que cette dernière collaborera, comme du temps qu'il était en service comme policier.

– Denise Giguère, puis-je vous aider?

– Bonjour, Denise, ici Carl Bouchard, comment allez-vous?

– Très bien répond poliment la jeune femme, ne laissant nullement paraître son étonnement.

– J’ai un petit problème et je compte sur vous pour m’aider à le résoudre. Je suis à vérifier les choses personnelles de mon père qui est décédé dernièrement et dans son carnet, il y a plusieurs numéros dont je ne connais pas la provenance. Pourriez-vous m’aider à les retracer?

– Vous savez très bien, Monsieur Bouchard, que cela m’est interdit. Vous n’êtes plus policier et je ne dois plus vous transmettre ce genre de renseignements.

Prenant un ton plus plaintif, Carl entreprend de convaincre son interlocutrice du bien-fondé de sa demande et de l’énorme service qu’elle lui rendrait ; tout ça... en souvenir du passé. Reconnaisant que Carl ne lui demanderait pas ce service à la légère ou pour une mauvaise raison, elle consent à l’aider. Elle précise qu’elle procédera de la manière habituelle : déposer le tout, à son attention, à la réception.

– Ce sera prêt en fin d’après-midi, dit-elle en terminant.

– Je vous suis très reconnaissant, Denise.

Aussitôt raccroché, il compose le numéro de son vieux copain Festus. Cette fois encore, il enrobe sa demande en lui confiant qu’il est sur un gros coup et qu’il sera le premier averti, histoire d’aiguiser son appétit et l’encourager pour le futur. Après avoir obtenu de son ami

les deux numéros d'immatriculation qu'il désirait, les deux hommes se quittent sur une bonne blague.

Tel que convenu, il entre chez Bell Canada à l'heure fixée et réclame l'enveloppe laissée à son nom. La préposée ne demande aucune pièce d'identification, connaissant Carl pour lui avoir parlé à plusieurs reprises.

Pour Carl, une autre pièce manque à son puzzle, mais si tout allait comme prévu, il aurait un topo relativement clair de ce qui se passe dans le Clan Tudi, aussi surnommé « *El Coltello* », qui veut dire : le couteau.

Carl arrive à la hauteur des rues Bougainville et du Parc des Braves. Un individu, dans la quarantaine, se promène nerveusement de long en large sur le trottoir, mains dans les poches. Il a l'air d'un clochard en mauvaise passe.

Pourtant ce n'est pas le cas. Carl connaît bien cet individu peu reluisant, pour lui avoir épargné le pénitencier. Cet homme lui avait fait la promesse qu'un jour, il paierait sa dette. Le moment était donc venu de « *passer à la caisse* ».

Carl immobilise son véhicule tout près de son nouvel associé. Il ouvre la portière de droite et l'invite à monter. L'homme accepte d'un air surpris, lui qui s'attendait à voir une voiture de police.

– Alors, comment vas-tu? lance Carl d'un ton amical.

– Bof ! Reprend l'autre qui n'est pas encore remis de sa surprise.

– Calme-toi et écoute. Je tiens d’abord à te préciser que je ne suis plus flic et que je ne vais pas t’arrêter. Je veux simplement que tu me rendes un service.

– Un peu étonné de votre contact, c’est tout.

Carl lui explique ce qu’il attend de lui. Il lui donne tous les renseignements pertinents et une enveloppe que l’homme s’empresse d’ouvrir. Elle contient cinq billets de cent dollars.

– Sergent, je ne peux pas accepter ça. Je vous dois déjà beaucoup. Je n’ai pas l’intention de me faire payer. Je vais faire le travail que vous me demandez, un point c’est tout. Ce que vous avez fait pour moi vaut, à mes yeux, beaucoup plus que ce que vous me demandez.

– Pipo, prends cet argent. Qu’il te serve pour tes vieux jours, si tu veux. Il n’est pas impossible que dans un futur pas très loin, je puisse avoir à nouveau recours à tes services. Tu appelles au numéro indiqué sur le papier et tu demandes Serge. Tu lui donnes ce mot de passe, seulement lorsque tu auras effectué ton travail, sinon tu me rappelles demain matin à dix heures.

Dès que Pipo est sorti, Carl fait demi-tour et engage la voiture sur la rue conduisant chez Tantie. Les deux femmes sont ravies de le voir arriver fleurs en main.

Ils mangent et conversent de tout et de rien. Carl est heureux de retrouver dans la nourriture préparée par Josiane avec une touche de Tantie qui lui rappelle la cuisine de sa mère. Ses souvenirs sont

encore très frais à sa mémoire, et pour ne pas sombrer dans la mélancolie, il se retire au salon pour y boire un digestif. Josiane prend place sur la causeuse face à son sauveur, qu'elle quitte à peine des yeux.

Tantie voit très bien le jeu de Josiane. Elle veut se montrer « bon joueur » en inventant un rendez-vous oublié, histoire de les laisser seuls. Carl devine le jeu de Tantie et le lui fait sentir. En déposant un baiser sur sa joue, il dit à voix basse: Tantie, tu es une sacrée tante.

– N'entre pas trop tard, nous serions inquiets, dit-il en souriant.

– Je suis en âge pour prendre soin de moi, ne t'occupe pas, ajoute-t-elle avant de sortir.

Loin de se douter des intentions de Tantie, Josiane est heureuse de pouvoir se retrouver seule avec Carl. Elle entame aussitôt la conversation.

– Que se passe-t-il dans toute cette histoire? Où en est rendu ton travail?

– Il s'est passé beaucoup de choses et ce n'est pas terminé. Pour l'instant, je ne peux rien te dire.

– As-tu revu... Dan? demande-t-elle, sur un ton hésitant.

– Merde, je l'avais complètement oublié cet enfant de pute. Écoute, tu vas m'excuser, mais je dois absolument partir. Dis bonjour à Tantie pour moi, je vous tiendrai au courant, finit-il en refermant la porte devant une Josiane désespérée.

Il roule vers la rue Sainte-Geneviève où, soulagé, il localise la moto du jeune homme. Il entre et monte directement au troisième étage, face au numéro trente-six. Il tend l'oreille avant de frapper à la porte. Une faible musique joue. Deux petits coups suffisent pour qu'on lui ouvre la porte. Dès que Dan se présente devant lui, Carl le saisit immédiatement à la gorge. Le jeune homme reste figé, incapable de crier ou de bouger.

– Tu es seul? demande Carl, retenant toujours sa victime.

Dan fait signe de la tête en guise de réponse. Il est maintenu contre le mur par son visiteur qui a refermé la porte du bout du pied.

– Tu ne cries pas et tu fais ce que je te dis, d'accord?

– Oui... réussit à prononcer Dan, tentant de reprendre son souffle, alors que l'étreinte diminue.

Se croyant libre, un puissant 9mm s'appuie sur son front et la panique le gagne à nouveau. Il tremble. Carl l'entraîne avec lui à travers l'appartement mal rangé. D'un geste brusque, il le pousse sur un vieux divan qui se renverse sous le choc.

– Maintenant nous allons parler tous les deux, précise Carl. Je veux des réponses claires ou je recommence mon petit jeu de l'autre jour.

Dan encore essoufflé, ne peut empêcher son corps de trembler. La transpiration ruisselle sur son front.

– Première question. Quand as-tu parlé à Henriette Longpré?

– Je lui ai téléphoné hier, mais elle n'était pas chez elle. J'attendais son retour d'appel quand vous êtes arrivé.

– Deuxième question. Qui sont les deux gars qui étaient avec toi hier soir et qu'ont-ils fait de la boîte qu'ils ont montée ici?

– J'le sais pas, répond Dan.

Agressif, Carl saute sur le jeune homme, enfonçant son arme sous la gorge d'un Dan devenu blanc comme cire.

– Attendez, attendez, hos... vous êtes fou, ou quoi?

Il n'a pas le loisir d'en dire davantage. Un violent coup de poing l'atteint au niveau du sternum, lui faisant regretter ses paroles. Il se tient fermement la poitrine, gémissant de douleur. Carl n'attend pas. Il l'empoigne par les cheveux et lui renverse la tête vers l'arrière.

– Qui êtes-vous, cibo...? tente de prononcer Dan.

– Qui je suis n'a pas d'importance. Ce qui importe, c'est ce que je veux.

– Vous voulez quoi au juste?

– Premièrement, je veux une certaine boîte que je sais être ici. Celle que tu as fait ramasser par Josiane. Deuxièmement, je veux le nom des gars. Troisièmement, je tiens à ce que tu travailles pour moi. C'est tout.

– C'est vous qui le dites.

– Parlons de la boîte en question, suggère Carl, en jouant avec son arme.

– Si je vous la donne, je me fais tuer, réplique Dan.

Il n'a pas aussitôt terminé de parler qu'il reçoit un coup de poing au-dessus de l'œil et tombe à genoux sur la moquette, vieille et malpropre. Dans la panique et poussé par la peur de souffrir, il s'élançe vers l'évier, où il cherche à s'emparer d'un couteau. Avant qu'il n'ait le temps de compléter son geste, Carl l'a déjà saisi à l'épaule, le tourne vers lui et le pousse avec force contre le réfrigérateur.

– Je ne joue plus, lance Carl, furieux, en pointant son arme sur le front de Dan. Dans un mouvement lent, il tire sur la culasse, qu'il relâche dans un bruit qui fait frémir Dan qui voit déjà la mort le frapper.

– Tu as remarqué le silencieux au bout de mon arme? Maintenant, tu réponds ou tu ne parleras plus à personne.

– OK ! OK ! Vous avez gagné. Elle est là, finit par dire Dan, en désignant le four de la cuisinière.

Sans lâcher prise, Carl le traîne avec lui, ouvre le panneau de l'appareil ménager et constate que la boîte est là. Il vérifie brièvement et les sacs sont conformes à la description qu'en avait faite Josiane.

– Voilà, fait remarquer Carl, c'est comme ça qu'une collaboration doit se faire. Maintenant, donne-moi le nom des deux gars.

– Ce sont les frères Simard, les « *bouncers* » du Dagobert.

– Nous progressons bien.

– Je ferai ce que vous voudrez si vous me lâchez. Je n’essayerai pas de m’enfuir, ajoute-t-il en montrant l’arme.

Carl relâche sa poigne, de sa main libre relève le vieux divan, invitant son nouvel associé à s’y asseoir.

– Que devais-tu faire de la boîte?

– La transporter chez Henriette, ce soir.

– Parfait, c’est ce que tu vas faire.

Carl lui explique ce qu’il attend de lui. Dan est surpris de la demande, mais acquiesce malgré lui.

– À ce que je vois, je n’ai pas le choix?

– Non et tu as intérêt à agir comme je l’entends, car je devrai employer ça, dit-il en montrant son arme.

Après quelques précisions, Carl quitte les lieux. Le transport de la boîte doit s’effectuer après l’heure du souper. Il stationne la voiture de manière à pouvoir surveiller la porte et suivre le jeune homme, en qui il n’a pas vraiment confiance.

Encore quelques minutes et une autre carte tombera. La suivante se jouera peut-être cette nuit. Il se sent revivre au fur et à mesure que son dossier progresse. Tout se déroule comme par le passé, sauf que les méthodes diffèrent.

Il est fier de n'avoir pris que trois jours à faire ce boulot, qui, en milieu policier, aurait pu prendre jusqu'à deux mois d'intense travail à plusieurs hommes ; ça ne compte pas les procédures : les mandats, les autorisations pour ne pas brimer le droit des criminels dans leur vie privée. Ces gens, selon la loi, ont les mêmes droits que tout citoyen à mains blanches, comme on dit. Qu'ils volent, fraudent, enlèvent, ou tuent, ces derniers requièrent les mêmes droits que ceux qui respectent les lois. N'y a-t-il pas là quelque chose d'invraisemblable? Carl sait très bien que ce n'est pas lui qui changera tout ce système. Le monde est monde et demeurera monde.

Il est tiré de ses réflexions lorsqu'il voit sortir Dan. Aussitôt, la voiture aperçue la nuit précédente, celle des frères Simard, arrive en trombe. Dan y monte et la voiture sport démarre dans un nuage de sable et de poussière. Carl engage promptement son véhicule derrière le trio. La voiture, prise en filature, s'arrête, comme l'avait mentionné Dan, devant la résidence d'Henriette. Les trois hommes entrent, accueillis par une femme qui les reçoit. Carl identifie cet autre complice, comme étant Henriette Longpré. Il peut partir, la livraison est faite et les autres événements s'emboîteront au fur et à mesure.

~

Il est tard lorsqu'il rentre chez lui. La lumière du répondeur clignote. Il écoute ses messages et il est surpris d'entendre la voix de Josiane,

qui demande de le rappeler. Il hésite en regardant l'heure. Inquiet, il compose le numéro.

– Que se passe-t-il, quelque chose est arrivé à Tantie?

– Il n'est rien arrivé. C'est juste, que je voulais te parler, dit-elle, hésitante.

– Ton appel m'a tracassé. Qu'est-ce qu'il t'a pris?

– Excuse-moi, je ne voulais pas...

– Bon ça va, c'est que je ne m'attendais pas à ton coup de téléphone, c'est tout.

– Comme on n'avait pas eu beaucoup de temps ce soir pour jaser... je me suis perm...

S'apercevant que Carl ne parlerait pas davantage, Josiane regrette d'avoir téléphoné. D'une voix incertaine, elle finit par dire:

– Je ne te dérangerai pas plus longtemps. Passe une bonne nuit.

– Écoute, Josiane. Je ne sais pas quoi te dire. J'ai tellement de choses en tête, on en reparlera une autre fois, si tu veux bien. Une bonne nuit à toi!

Il est heureux de constater l'attention que lui porte Josiane. Il se sert un verre de *Johnnie Walker* et prend place sur le divan afin de mieux relaxer. Avant d'avoir terminé son verre, il s'endort.

Il est brusquement réveillé par la sonnerie du téléphone. Il s'étire, endolori par sa mauvaise posture. Pendant ce temps, le répondeur se

met en marche. Il sursaute à la voix qui dit: la chouette a réussi sa sortie, ce soir. Il s'agit de la phrase clé, remise à Pipo.

Il se lève d'un bond, criant sa victoire. Maintenant, l'autre carte est bel et bien jouée et pourrait avoir un impact important sur la suite des événements. Pendant qu'il savoure sa victoire, une autre partie se joue quelque part...

Une BMW vient de s'immobiliser dans un crissement de pneus, stationnée dans l'allée de la luxueuse résidence de Guido Tudi, située dans le quartier très huppé du Mesnil. Une jeune femme en panique en descend et court jusqu'à la porte d'entrée. Le doigt appuyé sur le bouton de la sonnette, elle est impatiente qu'on vienne lui ouvrir. Les lumières s'allument à tour de rôle dans la maison, et la porte s'ouvre sur un homme portant un pistolet 45, qu'il pointe vers la femme dans un état de surexcitation. L'homme l'empoigne par son manteau et l'attire vers l'intérieur, refermant d'un mouvement brusque la porte.

– Que faites-vous ici? demande l'homme de main, visiblement en colère.

– Il faut que je voie, monsieur Tudi. Tout de suite, reprend la femme, paniquée.

– Vous ne deviez venir ici que sur invitation de monsieur. Il ne va pas être content, mais pas content du tout.

– Je l'emmerde. Allez le chercher, crie-t-elle, presque hystérique.

L'homme, appelé Stephano, la conduit au petit salon et exige, d'un air qui n'invite pas à la désobéissance, qu'elle demeure là. Il s'écoule vingt minutes avant que ne revienne le gros gorille, suivi de près par le grand patron.

– Vous n'avez pas perdu de temps, lance Guido Tudi, en constatant que la jeune femme avale d'un trait son verre. Je remarque que vous vous êtes servie à même ma réserve, lui reproche-t-il.

– Merde, si vous étiez passé par les mêmes émotions que moi, c'est ce que vous auriez fait.

– Cessez de dire des sottises et surtout, n'employez plus ce langage ordurier devant moi, c'est compris ? Gardez ces vulgarités pour votre clientèle et vos amis. Ici vous êtes dans ma maison. Je vous avais déjà prévenue de ne plus y mettre les pieds. Que voulez-vous?

– On a cambriolé ma maison, dit-elle, en pleurant.

– Et que vous a-t-on volé, mademoiselle Longpré?

– Pas ce que vous pensez, reprend la jeune femme en ouvrant son volumineux sac à main en renversant le contenu sur la table du salon.

– Vous êtes folle d'apporter cela chez moi, hurle Tudi. Stephano, débarrasse-moi de ces sacs, vite.

Le gorille en robe de chambre s'empare aussitôt des six sacs et d'un pas rapide, disparaît. Quelques instants plus tard, l'homme de main revient se placer dans l'embrasure de la porte de l'immense salon.

– Stéphano, sers-lui un autre verre, ordonne Tudi.

Le serviteur s'exécute.

– Buvez votre verre et racontez-moi tout en détail, lance Tudi, d'une voix sèche.

– Quand je suis arrivé chez moi cette nuit, j'ai ouvert la porte et là, je n'ai pas vu Sifto. D'habitude, il vient me recevoir.

– Qui est Sifto? l'interrompt, Tudi, l'air exaspéré.

– C'est mon chien, vous savez, il était chez le vétérinaire, je vous en ai parlé.

– Je me fiche de votre chien, continuez, ordonne-t-il.

– Comme je ne le voyais pas, je me suis mis à sa recherche et là, dans la cave... Oh ! Monsieur Tudi, c'était horrible! Du sang partout.

Sans se laisser attendrir par le récit, d'un geste impatient de la main, Tudi la presse de poursuivre.

– J'ai fait le tour de la maison et la garde-robe de ma chambre était entrouverte. Ils m'ont tout volé, monsieur Tudi. Mes bijoux, mon argent, tout, il ne reste plus rien.

– Ce qui m'appartient n'a pas été touché, à ce que je vois. Alors ce n'est rien. Pourquoi être venu chez moi avec cette marchandise?

– J'avais peur qu'ils reviennent. Jacques est parti pour Chicoutimi.

– Quelqu'un sait que vous êtes ici?

– Non.

Tudi s'approche de Stephano et lui glisse quelques mots à l'oreille. L'homme fait signe de la tête. Le grand patron se dirige vers la porte du salon, s'arrête, et se retourne :

– Ma chère, vous allez passer le reste de la nuit ici. Vous y serez en sécurité. Stephano va vous accompagner à votre chambre.

– Qu'est-ce qui va m'arriver pour mes affaires? s'informe Henriette, en pleurnichant.

– Nous verrons demain. Suivez Stephano!

Guido Tudi tourne le dos, signifiant par-là que la conversation est terminée. Henriette comprend et récupère son sac à main. Elle suit le gros homme qui referme la porte derrière elle.

Ne se doutant de rien, Henriette Longpré avance devant le serviteur et soudain, se sent soulever de terre. Stephano vient de la saisir par le cou et d'un geste sec, lui brise les vertèbres cervicales. Pas un cri, pas un souffle, la masse humaine s'écroule dans ses bras. Il la transporte vers le sous-sol, où il la dépose sur le plancher. Il secoue un grand sac à déchets et entreprend d'y enfiler le cadavre. Il boucle le tout et revêt une longue salopette bleue. Il vérifie le contenu de la bourse, attrape sans peine le sac qu'il place aisément sur son épaule. Calmement, il gravit l'escalier qui conduit au garage.

Près de la voiture, il ouvre le couvercle de la valise arrière, où il dépose son colis. La grosse limousine sort du garage sous le regard

satisfait de Guido Tudi, qui lève son verre pour saluer le départ de cet encombrant témoin.

La voiture roule sur la rue Le Mesnil. Elle emprunte le boulevard LeBourgneuf et file vers le boulevard Saint-Jacques, puis s'engage sur la rue Chauveau, où elle s'arrête à mi-chemin, à la hauteur d'un pont. Stephano descend et après s'être assuré qu'il n'y a personne dans les environs, d'un geste puissant, retire son macabre paquet de la valise de la voiture. Sans attendre, il balance le sac dans la rivière. Un dernier regard, il referme la valise. À son retour, la BMW a déjà disparu du stationnement. Après quelques minutes, les lumières se ferment à nouveau chez Guido Tudi.

## **Partie cinq**

Il est à peine huit heures lorsque Carl se lève. Depuis longtemps, il n'a pas connu une nuit aussi reposante. Il s'affaire au petit déjeuner tout en jetant un rapide coup d'œil au journal du matin. Toujours les mêmes histoires de fou, pense-t-il.

Il quitte son appartement et prend la direction du Parc des Braves, où doit l'attendre Pipo qui n'est pas encore au rendez-vous. Il stationne sa voiture et entreprend de marcher un peu. Soudain, au loin, il reconnaît l'homme qui s'avance vers lui d'une démarche claudicante. Il tient un objet dans sa main gauche qu'il croit être un sac. Carl va à sa rencontre.

– Pipo, nom de Dieu, d'où arrives-tu? Ça fait une demi-heure que je t'attends, je commençais à m'inquiéter.

– Voilà vos affaires. J'ai eu quelques difficultés, mais j'ai réussi à résoudre le problème. C'est facile de se débarrasser d'un chien.

– Viens t'asseoir, nous pourrons parler de nos affaires.

L'homme monte avec difficulté dans la voiture, qui se dirige vers le stationnement d'un petit centre d'achats. Carl fouille le sac en papier et émet un sifflement.

– Tu as vraiment frappé le gros lot mon vieux.

– Ouais, se contente de dire l'homme qui semble souffrir à la jambe.

Carl compte quelques billets et les remet à Pipo, le remerciant de son excellent travail. Carl calcule les montants : 60 000 \$ en bons du Trésor payables au porteur, 20 000 \$ en liquidité, près de 30 000 \$ en bijoux de toute sorte. Ce qui attire davantage son attention, c'est le petit carnet d'adresses qui accompagne le tout. À l'intérieur y figure une panoplie de chiffres et de précieux renseignements, dont son copain Festus pourra profiter à souhait.

Regardant Pipo, Carl compatit à sa souffrance et lui suggère de voir un spécialiste, car avec une morsure de chien, sait-on jamais... Pipo lui fait observer qu'un bon ami fera ce qu'il faut.

– J'oubliais. Pipo, j'aimerais te demander de faire attention de ne pas dépenser ton argent trop vite, histoire de ne pas te faire remarquer.

– Ne vous en faites pas, la prison m'a bien formé.

Pipo descend de voiture et disparaît. Carl demeure quelques minutes dans sa voiture et songe à Henriette Longpré. Elle doit être dans tous ses états. Je suis certain qu'elle a posé le geste que j'attendais d'elle.

Pour l'ex-policier, il ne reste qu'à donner le coup final. Sur-le-champ, il entre en contact avec Festus, afin d'obtenir un rendez-vous de toute

urgence. Une vive discussion s'en suit, Festus n'est pas d'accord sur l'action que veut entreprendre Carl, mais devant l'insistance de son ami, bien malgré lui, il finit par céder. À savoir ce qu'en diront ses patrons, c'est une tout autre chose. Jamais, à sa connaissance, un corps policier n'avait accepté l'intervention d'un civil. Les valeurs professionnelles sont chamboulées, pense Festus, mais il est heureux de constater que son ami ait repris ce goût de l'action. Il a ressenti se rallumer chez Carl cette soif de Justice. Bah ! Peu importe la manière dont il s'y prendra. Ce qui compte, c'est le résultat. Les risques sont énormes pour Carl qui devra opérer seul. Une seule chose l'inquiète, son ami pourrait bien se retrouver dans une mauvaise position lorsqu'il passera à l'action. Il souhaite du fond du cœur arriver à temps avec son équipe. Enfin, il ne peut plus rien changer, Carl a pris sa décision et personne ne le fera renoncer, pas même lui.

Il constate que toute son équipe a travaillé dur sur ce dossier, mais la chance ne lui a pas toujours souri. Plusieurs fois, Guido Tudi était presque tombé dans le piège, mais chaque fois, il réussissait à s'en tirer et ce, grâce à l'intervention d'une tierce personne. On n'a jamais pu relever la moindre preuve directe contre lui. Dans ce milieu, la loi du silence est respectée à la lettre sinon... on retrouve un cadavre quelque part.

*El Coltello* est un homme qui faisait de rares apparitions dans son milieu social favori de la région de Québec: les bars. Devant les autorités policières et judiciaires, il montrait toujours patte blanche.

Pourtant, en consultant son dossier, on le reliait toujours aux plus grands de la drogue, partout au Québec. Quant à la petite pègre criminelle locale, il avait vite obtenu le respect grâce à son rang. Sa réputation et les gens qui l'entouraient éloignaient toutes les petites fripouilles sans envergure. Quand *El Coltello* donnait des ordres, personne n'osait les contredire.

Tous les services de la police ont plus ou moins colligé une foule de renseignements, acheminés en un seul point, l'Antigang. Des agents spéciaux se sont maintes fois infiltrés dans ce groupe, mais chaque fois ils ont dû se retirer, ayant été repérés. Les policiers possèdent des listes comprenant des numéros d'immatriculation, des adresses, des numéros de téléphone, des diagrammes de l'organisation et bien d'autres choses.

Cependant, Carl a de son côté, un argument dont Festus ne pouvait disposer: la liberté d'action, sans aucune contrainte.

~

Il est presque vingt et une heures, lorsque la puissante Jaguar s'immobilise à quelques mètres de la maison Tudi. Malgré le froid, Carl s'enfonce dans la tranquillité de la nuit, fonçant derrière la première maison. En utilisant une lisière de champ vacant, il passe sous les lignes à haute tension et s'approche avec prudence de la résidence ciblée.

Tel un loup en chasse, il écoute le moindre bruit, s'arrêtant pour l'identifier. À quelques mètres de la clôture recouverte de vinyle blanc, il repère les caméras vidéo qui assurent la sécurité des occupants de la résidence. Il attend le bon moment et d'un élan puissant, il atterrit tout près. Muni d'une paire de pinces coupantes, il découpe une ouverture dans le grillage. Soudain... un énorme chien Doberman s'élançe dans sa direction, sans un aboiement, surgissant de la nuit sans lune. L'animal est prêt à se battre pour refouler l'intrus qui ose envahir le territoire de son maître. Carl réagit promptement et frappe l'animal à la tête, se servant de la crosse de son arme. Du coup, l'élan de la bête est arrêté, le projetant au sol comme un sac. En quelques secondes, il vérifie l'état de l'animal et constate qu'il n'est qu'étourdi. Il entrave les pattes et la gueule de la bête, qu'il traîne derrière le gros arbre, à l'abri des regards de son maître. Il sait qu'il perd un temps précieux.

Rendu à proximité de la maison, il s'abrite derrière un contenant à déchets, avant de se hisser jusqu'au muret de la terrasse. Appuyé contre le mur, près de la porte française, il reprend son souffle. D'un coup d'œil rapide, il fait le tour de la pièce et constate qu'elle n'est pas occupée. Lentement, il tourne la poignée, elle résiste, ce qui est rare pour ce genre de porte qui ne comporte habituellement qu'un système intérieur. Pourtant, celle-ci a un système très sécuritaire de fermeture à clé. Il choisit dans son petit étui l'outil dont il a besoin. Il

ne prend que quelques secondes pour que la serrure cède. Une lampe à halogène éclaire faiblement la pièce.

Richement décorée, la grande pièce est meublée avec goût. Différents meubles de style italien ornent la place, ne laissant aucun doute sur la nationalité de celui qui y demeure. Carl repère la sortie et doucement fait tourner la poignée. Il longe un corridor peu éclairé dont les murs sont couverts de tableaux, sans doute de grand prix, chacun éclairé par une petite lampe.

Sur sa droite, Carl ouvre deux portes qui donnent sur des chambres. Soudain, il entend une voix provenant d'un peu plus loin. Arme au poing, il avance avec précaution dans cette direction. Par l'entrebâillement de l'une des portes, il aperçoit de dos un homme petit et trapu. Il reconnaît sans peine Guido Tudi qui converse au téléphone, dans sa langue maternelle. Le ton de la discussion est sévère. Carl s'approche de lui et soudain plaque son 9 mm sous la gorge de l'homme. Guido Tudi met abruptement fin à la conversation, non sans prononcé quelques paroles marquant sa surprise et sa colère. L'ardeur de son l'entretien l'avait empêché d'entendre son agresseur et il s'en veut. Enragé, il demande :

– Qui êtes-vous et que faites-vous ici?

– Assoyez-vous sans mouvements brusques sur ce fauteuil.

Guido Tudi accepte mal de se faire donner des ordres et maugrée quelques mots en italien.

– Qui je suis n’a pas la moindre importance pour vous, et ce que je fais ici, je vais vous le dire. Je cherche à coincer un salaud qui dirige un réseau de drogue.

– Pourquoi vous attaquer à moi?

– Je recherche le contenu d’une petite boîte arrivée il y a quelques jours de Montréal. Et... je pense sincèrement que vous l’avez en votre possession. Quelqu’un que je connais vous l’a apportée.

– C’est vous qui avez dévalisé cette pauvre Henriette?

– Libre à vous d’y croire. Maintenant, ouvrez ce merveilleux coffre-fort que je vois dans ce coin.

– Ouvrez-le vous-même, puisque vous savez tout, fait remarquer Guido, d’une voix dissimulant crainte et peur.

– Auparavant, je vais vous en faire baver, soyez sans inquiétude. Je ne suis pas à votre solde et je déteste particulièrement les gros bonnets qui pataugent dans la drogue. Ceux-là mêmes qui se cachent derrière les autres.

Carl regarde sa montre du coin de l’œil. Même s’il est en avance sur son temps, il n’en a pas à perdre avec cet homme. Il passe rapidement à l’action. D’un geste brusque, il bascule le fauteuil, faisant choir son occupant sur le plancher. En un clin d’œil, il place son genou gauche près de la tête de Guido et pointe son pistolet, toujours muni d’un silencieux, sur sa bouche. Il tire la culasse de l’arme qui se referme d’un bruit sec, enfermant une balle dans la chambre. Sans attendre, il

enfonce l'arme chargée à bloc vers l'intérieur de la bouche. *El Coltello* est mort de peur.

– Maintenant, monsieur Tudi, vous allez faire ce que je vous dis, sinon, vous n'aurez plus le loisir de revoir vos amis. Me suis-je bien fait comprendre?

Guido Tudi fait un léger signe de la tête.

– Levez-vous et au travail.

Le gros homme se relève péniblement. Il prend le temps de replacer sa robe de chambre de soie noire et avance vers le coffre. Au même moment, Stephano, arme en main, entre dans la pièce. Carl doit agir rapidement, déjà un coup de feu part dans sa direction, mais atteint une immense armoire de style italien. Il se trouve trop près de Tudi pour que l'autre prenne le risque de le viser. N'ayant pas cette contrainte, Carl tire. La balle touche l'homme à l'épaule droite, un rictus de douleur marque du même coup son visage.

– Lâche ton arme et viens t'asseoir ici près de moi. Je te conseille de rester bien tranquille sinon... l'autre balle pourrait bien t'atteindre en plein centre du front.

Le colosse se laisse choir sur le divan qui craque sous le poids. Pointant son arme, prêt à faire feu encore une fois, Carl ordonne à Tudi de procéder à l'ouverture du coffre.

– Je sais qui vous êtes, monsieur Tudi. Alors, obéissez! Je pense que peu de personnes du milieu policier auront à se plaindre de votre absence prolongée.

*El Coltello* entreprend d'ouvrir le coffre en tentant de cacher la combinaison. Une fois la porte ouverte, Carl jette un vif coup d'œil et repère sans peine les six sacs de poudre blanche.

– Hum ! Il y a assez d'argent dans ce coffre pour que vous puissiez faire une très belle vie sans être importuné, dit Tudi.

– Me croyez-vous assez idiot?

– Vous savez sans doute que vous ne sortirez pas vivant d'ici, lance Guido Tudi.

– Il n'y a personne d'autre dans la maison, j'ai pris soin de vérifier avant d'entrer. Foutez-moi la paix et gardez votre argent! De toute manière, vous ne l'aurez pas longtemps. Nous allons avoir de la visite sous peu et je ne crois pas que vous apprécierez. Votre petit château de cartes va s'effondrer dans quelques instants.

– Si je comprends bien, vous êtes flic. Donc, nous pouvons nous entendre. Parmi vos confrères, il y en a qui ont été très satisfaits de ma générosité. Vous devriez y penser deux fois avant de refuser.

– Ne vous en déplaît, je ne suis pas flic. Pas tout à fait, rétorque Carl.

Il ordonne à Guido Tudi de se relever et de se tourner, mains dans le dos. L'homme s'exécute de mauvaise grâce, maugréant des paroles

que Carl, même s'il n'en comprend pas entièrement la signification, se doute bien que ce ne sont pas des compliments.

– Cessez de vous plaindre, je ne suis pas impressionné.

Après avoir bien attaché Tudi, à l'aide de sa main libre, Carl le pousse vers son homme de confiance, encore crispé de douleur.

– Maintenant, à ton tour gros malin.

Stephano se lève avec difficulté et réussit tout de même à tourner le dos, mains croisées à arrière. Carl place son arme dans sa ceinture et entoure d'une corde de nylon les gros poignets de Stephano. Au même moment, Tudi se lance sur lui de toutes ses forces. Les trois hommes roulent sur le plancher, mais Carl a eu le temps de ligoter Stephano. Dans un hurlement désespéré, le gros homme tente un dernier effort pour se défaire de ses liens, mais n'y parvient pas. Carl se remet debout, tandis que les deux Italiens demeurent sur le sol.

– Bien essayé, monsieur Tudi, mais la chance ne vous a pas sourie. La prochaine fois, vous êtes un homme mort. Ne doutez surtout pas de ma parole!

Soudain, un bruit sourd surgit de l'étage inférieur. Il est temps de disparaître s'il ne veut pas se retrouver nez à nez avec les hommes de Festus. Carl ramasse les livres de Tudi, referme le coffre-fort et quitte la pièce. Il se dirige vers la terrasse et d'un saut agile, roule sur lui-même en touchant le sol. Il sait qu'il n'y a aucun policier à l'arrière de la maison. C'est ce qui a été convenu entre lui et son ami. Au passage,

il entend gémir le pauvre chien, qui tente par soubresauts, de se libérer. Une fois la clôture traversée, il court et monte dans la JAG. Plus que quelques minutes et je pourrai consulter tous ces documents bien calmement chez moi, pense-t-il.

~

Vidé, épuisé, il enlève tous ses vêtements, les laissant tomber derrière lui. Il se verse un grand verre de *Johnnie Walker*. Il se rend tout droit à la salle de bain et prend place dans le bain-tourbillon, dans l'eau chaude jusqu'au cou et la fatigue disparaîtra lentement.

Enveloppé dans un peignoir de ratine blanche, il passe au salon pour s'y préparer un deuxième verre. Accroupi dans le moelleux de son canapé, il examine page par page les registres de Guido Tudi qui à cette heure, devrait avoir perdu de son prestige. Il émet un sifflement en lisant les noms inscrits dans l'un des précieux livres: New York, Montréal, Colombie. Tout y est, même les salaires payés à ses sous-fifres. Ce registre pourrait suffire à lui seul à l'envoyer en prison pour des dizaines d'années à venir. Ces précieux renseignements permettront d'entreprendre plus d'une enquête dans les milieux de la drogue et du crime.

Satisfait de sa lecture, Carl se lève, ramasse son attirail et part remiser le tout dans la petite pièce secrète, près du sac remis par Pipo. Une bonne nuit de sommeil s'impose. Le reste peut attendre.

## **Partie six**

Le lendemain, dès son réveil, il s'empresse de cueillir le journal déposé plus tôt à sa porte. Effectivement, la une a changé. Tudi avait droit à sa photo en première page. En gros titre on peut lire :

*« Le nouveau parrain est arrêté. Une importante saisie de drogue et d'argent liquide a été effectuée par les hommes du Sergent Pierre Gravel. Cette opération d'envergure est le fruit de plusieurs mois d'enquête, selon ce dernier. »*

Carl sourit. Il empoigne le téléphone, compose le numéro de son ami et laisse un message. Quelques minutes plus tard, Festus rappelle.

– Alors, vieux frère, n'ai-je pas tenu mes promesses? lance Carl d'un air joyeux.

– Je n'aurais jamais cru que tu arriverais aussi rapidement à de tels résultats. Chapeau! Merci pour ton aide Carl. En passant..., j'aurai toujours plaisir à recevoir de tes nouvelles.

– Pourquoi pas. Festus, j’ai des documents en ma possession et j’aimerais les lire plus à fond avant de te les remettre.

– Ai-je le choix? dit laconiquement le policier.

– Non, reprend Carl, en riant. À bientôt!

Sans plus tarder, Carl sort acheter tous les journaux. Chacun des médias a réservé un espace particulier pour cet individu prestigieux. Carl se gonfle d’orgueil et de fierté d’avoir pris cette décision. Marchant vers sa voiture, il prend le temps de lire quelques lignes: Importante saisie de drogue, Le Mesnil est envahi par la police et on procède à l’arrestation un caïd de la mafia montréalaise.

– Hum! Beaucoup d’encre qui va faire couler beaucoup de salive. Heureux, il arrive chez Tantie où Josiane le reçoit avec un sourire réservé. Il l’embrasse sur les joues et l’entraîne par la main jusqu’au salon, où Tantie se repose.

– Êtes-vous au courant des dernières nouvelles? Demande Carl en lançant les journaux sur la table.

– Si tu crois que nous n’avons que ça à faire, lire les nouvelles, répond Tantie, sur un ton bourru. Que veux-tu manger? Puisque tu daignes venir nous voir, du papier journal?

– Tantie, je...

– ...

– Bravo! crie Josiane, en lisant les gros titres. Tu as réussi à leur mettre la main dessus.

Et sans retenue, elle le prend par le cou et l'embrasse avec fougue. Surprise par le geste, Tantie ne peut s'empêcher de dire :

– Josiane, mon enfant, retiens-toi. Tu vas lui faire enfler la tête, lance-t-elle, l'air fâché.

Embarrassée, la jeune femme relâche son étreinte, sous le regard amusé de Tantie.

– Maintenant, mon cher neveu, que vas-tu faire? C'est bien beau tout ce cirque, mais ton nom n'est pas mentionné, ajoute Tantie, déçue de ne pas voir sa photo.

– Mon nom ne doit pas figurer pour la simple et bonne raison que je n'avais aucunement le droit d'intervenir. Tu oublies que je ne suis plus policier.

Josiane relit quelques comptes rendus et Carl se sent obliger d'ajouter :

– Ne t'en fais pas, Dan ne figure pas dans cette affaire. Je t'expliquerai plus tard. Maintenant que tout cela est terminé, je vous invite à souper, mesdames. Je passe vous prendre peu avant dix-neuf heures.

– Non, attends, s'exclame Tantie. D'abord, j'aimerais que tu m'expliques cette affaire. Tout ça me turlupine.

– Il n'y a pas tellement de chose à raconter.

– La police étale son récit cousu de fil blanc, mais moi je n'y crois pas, renchérit Josiane.

Patiemment, Carl s'assoit sur le bras du fauteuil et raconte l'histoire en prenant soin de dissimuler certains détails. Elles l'écoutent attentivement, mais Tantie n'est pas satisfaite.

– Crois-tu que nous soyons en danger? demande-t-elle, les sourcils retroussés.

– Soyez certaines qu'il n'y a aucun danger.

– Mon chéri, je suis tellement heureuse que tu puisses enfin trouver ta voie. Je ne comprends pas tout, mais ce dont je suis certaine, c'est que j'ai retrouvé mon Carl du passé.

– Merci Tantie. Venant de toi, c'est merveilleux à entendre.

Le trio jase encore quelques instants et Carl se retire, non sans les avoir taquinées un peu. Une fois seul dans sa voiture, il repense aux paroles de Tantie. Il y a bien longtemps qu'il ne s'était senti ainsi. Oui, cette enquête l'a fait revivre.

Après avoir passé le reste de la journée plutôt tranquille, il se prépare pour son rendez-vous. Carl sonne chez Tantie. Il est heureux de retrouver ses deux copines. Cependant, il est surpris de constater que Tantie porte les mêmes vêtements que dans la matinée. Voyant son étonnement, elle s'empresse de lui expliquer:

– Tu sais mon grand, je ne crois pas que ma place soit à ce souper ce soir. J'aurais bien aimé vous accompagner, mais ces dernières journées m'ont fatigué beaucoup plus que je ne le pensais. De toute

manière, vous serez beaucoup mieux tous les deux, termine-t-elle, en le saluant de la main.

– Tu m’as joué un sale tour à ta manière à ce que je vois. Il lève le regard vers le haut de l’escalier, il aperçoit Josiane. Une Josiane élégamment vêtue et très belle. Il a le temps d’apercevoir le sourire complice de Tantie.

– Il faut bien que cette jeune femme soit présentable pour sortir avec le plus bel homme du Québec, ne peut s’empêcher d’ajouter Tantie.

Carl voit les petites rougeurs apparaître sur le visage de Josiane. Ses yeux pétillent de bonheur. Tantie l’aide à mettre son manteau, puis l’embrasse tendrement en la serrant contre elle.

– Allez les enfants, profitez bien de cette soirée. Je ne vous attendrai pas.

Le couple sort et Carl ouvre la portière sous le regard amusé de Tantie qui les observe de la fenêtre du portique. Josiane se fait toute petite sur la banquette, pendant qu’il roule vers le Vieux-Québec. Il tourne sous le porche du Château Frontenac, histoire de rappeler quelques souvenirs à sa compagne. Cette fois, il ne s’arrête pas. Il tourne à nouveau dans diverses petites rues et immobilise la voiture devant un restaurant chic, où un jeune homme en livré d’époque, vient ouvrir les portières, tandis qu’un autre introduit les deux invités. L’hôtesse les conduit dans un petit salon privé.

Ils s'installent confortablement pendant que l'hôtesse allume les bougies. Tout près, une bouteille de champagne repose dans un seau à glace. On a pris soin d'y ajouter, au centre de la table, un magnifique bouquet de fleurs. Josiane est émerveillée. Elle oublie l'angoisse qui l'a habitée ces derniers jours.

Le souper se passe agréablement, et Josiane commence à ressentir les petites bulles de champagne qui pétillent dans son estomac. Elle intervient lorsque Carl veut remplir à nouveau son verre.

– Josiane, j'ai une autre surprise pour toi.

Il s'occupe de payer la facture et se lève. Il dépose le manteau de Josiane sur ses épaules et l'entraîne vers la sortie, tout en présentant le coupon de stationnement au portier.

Tout au cours de la soirée, Josiane avait posé des dizaines de questions sur les événements de la veille. Carl avait répondu avec réserve et cela l'avait frustré. La surprise, qu'il lui a annoncée, l'intrigue. Elle aurait tant voulu que tout ça se passe de façon différente. Son imagination marche à la vitesse de l'éclair. Elle se voit déjà dans les bras de son héros.

Ils ne tardent pas à arriver à destination. Carl gare la voiture au stationnement intérieur de l'immeuble tout neuf. Une douzaine d'étages et l'ascenseur s'immobilise. Il la conduit vers la porte-identifiée par le numéro 1217 et l'ouvre.

– Si madame veut bien se donner la peine, dit-il en se penchant solennellement.

– Mais où sommes-nous?

Sans répondre, Carl l'entraîne dans l'appartement. La jeune femme, émerveillée devant tant de luxe, est heureuse de pénétrer dans l'ancre de son homme. Carl allume la lumière dans toutes les pièces, alors Josiane reste étonnée de voir le mobilier. Le foyer brûle déjà, embaumant la pièce de cette odeur de bois, si bonne à l'odorat. Une douce musique caresse l'ouïe. Josiane ose à peine s'avancer, elle qui n'a jamais connu toute cette abondance. Ses jambes tremblent.

– C'est beau chez toi, réussit-elle à dire.

– Tu veux dire chez toi. Oui, tu es chez toi.

Elle s'assoit d'un coup sur le grand divan pour ne pas tomber. Elle n'y croit pas. Elle secoue vigoureusement la tête, mais il la relève et l'attire vers lui, la soulevant presque de terre.

La main tendue, il l'entraîne vers la chambre à coucher. Dès qu'il allume, elle comprend. Elle reconnaît ses objets: le portrait de ses parents, installé sur une table de nuit, ses brosses, son vieux coffret à bijoux. Le cœur va lui manquer.

– Tu aimes?

– Mais... Carl, qu'est-ce qui se passe?

– Je vais t'expliquer.

Il conduit Josiane au salon et se rend dans la cuisine, pour revenir avec le champagne. Elle est littéralement figée.

Après avoir bu une gorgée du précieux liquide, il lui explique qu'il n'est pas celui qu'elle attend.

– Je suis loin de toute cette réalité, Josiane. Établir des liens profonds avec une femme me demanderait beaucoup trop de disponibilité, que je ne peux malheureusement pas offrir. Pour l'instant du moins. Je ne pourrai pas lui partager mes angoisses et mes peurs. Je les repousse moi-même. Je ne tolérerai pas qu'on m'y oblige. Tantie a essayé maintes fois, mais sans aucun résultat. J'aimerais que tu comprennes, Josiane, ma vie est divisée en deux, ma vie privée et mon ancienne vie de policier qui s'est imprégnée en moi au fil du temps. Chacune est importante et je ne peux pas les dissocier. Il est trop tard pour me remodeler. La femme qui m'acceptera tel que je suis, sera pour moi une compagne très précieuse. En attendant, je préfère vivre seul, pour un temps encore. Je sais que je te déçois, mais vaut mieux mettre les choses au clair dès maintenant. Présentement, c'est la relation idéale pour toi et moi.

Il ne parle plus. Elle est dépitée. Elle veut s'opposer, mais il la ramène à la réalité. Elle ne réussira jamais à le faire changer de décision. Malgré sa déception, elle lève son verre et dit :

– Je désire tout de même boire à toi, à tout ce que tu m'as apporté, à...

Elle n'ajoute plus rien. Les deux verres se frappent dans un tintement cristallin. Des larmes coulent. Elle ne les retient pas. Une fois ce moment éprouvant passé, elle lève à nouveau son verre et lance :

– Maintenant, annonce-t-elle, c'est à mon tour de te surprendre.

Étonné de la voir fouiller dans son sac à main et d'en retirer une feuille pliée en deux qu'elle lui tend, Carl sourit et demande :

– Qu'est-ce que c'est que ça?

– Lis et tu verras, se contente de répondre Josiane avec un petit sourire moqueur.

Il déplie la feuille un peu froissée et signifie à Josiane qu'il ne comprend pas. Il relit le texte et plisse le front, l'air interrogateur.

– Explique-moi ce que cela veut dire.

– À partir de maintenant, tu es CARBO, le détective privé le plus recherché dans tout le Québec. Le plus hot quoi. Je serai ton assistante et ta secrétaire, et... ta maîtresse, si tu veux.

– Attends, attends, tu veux que je m'appelle CARBO et que je devienne un privé, dit-il, étonné.

– Tu as très bien compris. Tantie et moi nous nous sommes mises d'accord et nous t'aiderons. Je bois à... buvons à CARBO, clame Josiane devenue très joyeuse.

– Ouais, buvons à CARBO, nous verrons pour le reste, ajoute-t-il sans enthousiasme.

Elle s'approche de lui et l'embrasse avec ferveur. Carl ne résiste pas à cet élan. Après quelques instants seulement, il se sépare d'elle, afin de ne pas abuser. Il se lève fort mal à l'aise.

– Tu sais... je t'aime beaucoup, mais... je ne suis pas prêt à recevoir tout cet amour que tu veux si généreusement me donner. Je ne veux pas, un jour, me reprocher ou me faire reprocher de m'être joué de toi. Tu sais, que tu deviennes ma secrétaire, mon assistante ça va. Mais... pour le reste, laisse-moi du temps.

Voyant une Josiane empressée de vouloir nouer une relation qu'il ne se sent pas prêt à entamer, il dit tout bêtement :

– Je crois que je ferais mieux de partir.

Amèrement déçue, Josiane se lève à son tour. Une larme coule sur sa joue encore rouge. Carl l'essuie et la remplace par un baiser. Elle a peine à contenir ses sanglots.

– Laissons le temps arranger les choses et nous verrons. Passe tout de même une bonne nuit.

Carl referme la porte, laissant sa protégée le visage défait, le cœur brisé. C'est avec un profond regret qu'il pose ce geste, sachant pourtant, qu'un jour elle le remercierait.

Appuyé contre sa voiture, il réfléchit tout en remuant ses clés pendant quelques secondes. L'air frais remplit ses poumons et sa respiration devient plus régulière. Il s'interroge sur son avenir. Que

va-t-il faire maintenant que le processus est enclenché? Parlant à haute voix, il se dit :

– Je ne peux plus reculer. Dorénavant, je choisirai mes propres enquêtes et à chaque coup réussi, j'en sortirai grandi et vainqueur, non seulement au bout de mon revolver, mais aussi au bout de moi-même.

FIN : À SUIVRE... Dans La Mort Imprévue...